

LA REVUE DU CAIRE

REVUE DE LITTÉRATURE ET D'HISTOIRE

SOMMAIRE

	Pages.
L. GUICHARD	Les Français et l'Amérique de Montaigne à Chateaubriand 91
Fernand LEPRETTE	Telle est ma vie 115
Danielle RAFFRAY	Poèmes 126
Jean DUPERTUIS	Intermède Poétique : L'Âme de Verlaine . . . 130
Gaston WIET	La chute d'el-Arich (décembre 1799)(à suivre). 138

CHRONIQUE

Le groupement des amitiés françaises.

CHRONIQUE DES LIVRES

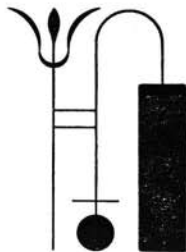
Alexandre PAPADOPOULO



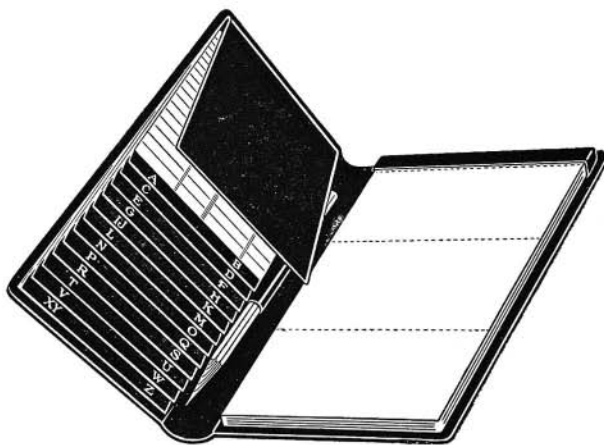
ÉGYPTE : 10 PIASTRES



LE SCRIBE



EGYPTIEN

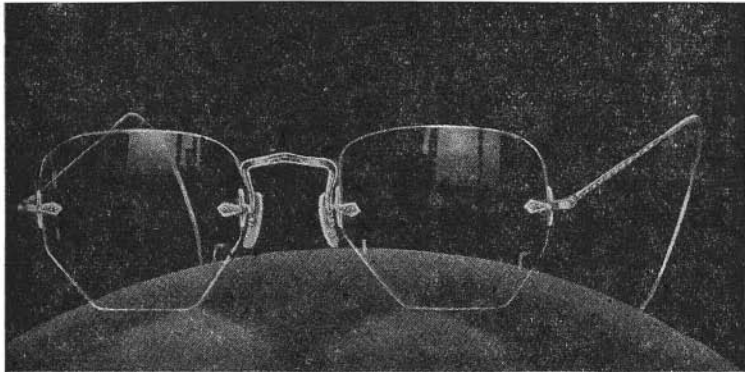


INDEX TÉLÉPHONIQUE

EXÉCUTÉ PAR LES ATELIERS DU « SCRIBE ÉGYPTIEN »

ÉTABLISSEMENTS DU « SCRIBE ÉGYPTIEN »

Rue Galal — Tél. 47845-45034



VALAVANIS

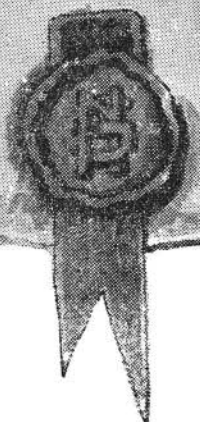
CAIRO

un titre de

Noblesse

la cigarette
de luxe

GIANACLIS



FOURNISSEURS
DE S.M. LE ROI
FAROUK Ier.

LA REVUE DU CAIRE

LES FRANÇAIS ET L'AMÉRIQUE

DE MONTAIGNE A CHATEAUBRIAND.

Les réactions françaises devant l'Amérique, à partir du xvi^e siècle jusqu'au début du xix^e, ont été mises en lumière par les remarquables travaux du professeur Chinard (1), qui vont nous permettre de dégager l'essentiel de trois siècles de voyages et de littérature.

La vue d'ensemble à laquelle aboutit Chinard, c'est qu'il a existé, du xvi^e siècle à la fin du xviii^e, ou de Montaigne à l'abbé Raynal, l'auteur supposé de l'*Histoire philosophique et politique des Établissements et du Commerce des Européens dans les deux Indes* (2), un « exotisme philosophique », et, de Chateaubriand à Pierre Loti, un « exotisme sentimental ».

Je superposerais volontiers à celle-là une autre distinction, qui déborde du reste la période de temps qu'a embrassée Chinard : distinction entre un « exotisme indien » (à la fois philosophique, sentimental, et pittoresque, qui se poursuit tout au long du xix^e siècle, sinon en France, au moins en Amérique, avec Fenimore Cooper, Bret Harte, Edward White, Jack London...) et un « exotisme américain », en entendant ici, par américain, la nouvelle civilisation des États-Unis d'Amérique, par opposition à celle des Indiens.

(1) CHINARD, *L'exotisme américain dans l'œuvre de Chateaubriand*, Paris, 1918 ; *L'Amérique et le rêve exotique dans la littérature française au xvii^e et au xviii^e siècles*, Paris, Droz, 1934.

(2) Amsterdam, 1773.

Nous verrons que Chateaubriand nous offre à la fois l'un et l'autre, résumant le premier (l'exotisme indien, philosophique, sentimental et pittoresque) et annonçant le second, l'exotisme américain, celui de Tocqueville, de Bourget et de leurs successeurs.

*
* * *

Nos poètes du xvi^e siècle ne furent point aux Indes Occidentales (1). Ils n'y furent point, mais ils furent au courant des voyages qui s'étaient faits depuis Colomb, et notamment de celui de Jacques Cartier, à partir de 1530, et de l'essai de colonisation fait au Brésil par le protestant Villegagnon. L'imagination de Jodelle et de Ronsard fut excitée par ces récits. Dans un poème de 1553, Ronsard fait vœu de s'embarquer avec ses amis pour les *îles Fortunées*. Mais, plus tard, il discourra contre la déesse Fortune, et reprochera à Villegagnon de vouloir « rendre fin » (2) un peuple qui

*Erre innocemment tout farouche et tout nu,
D'habit tout aussi nu qu'il est nu de malice,
Qui ne connaît les noms de vertu ni de vice,
De Sénat, ni de Roi, qui vit à son plaisir,
Porté de l'appétit de son premier désir,
Et qui n'a dedans l'âme ainsi que nous empreinte
La frayeur de la loi qui nous fait vivre en crainte :
Mais suivant sa nature est seul maître de soi,
Soi-même est sa Loi, son Sénat et son Roi :
Qui de coutres trenchants la terre n'importune,
Laquelle comme l'air à chacun est commune,
Et comme l'eau d'un fleuve...*

(1) Rabelais non plus, qui développa si énergiquement le thème du voyage.

(2) Civiliser.

*Pour ce laisse-les là, ne romps plus (je te prie)
 Le tranquille repos de leur première vie :
 Laisse-les, je te prie, si pitié de remord,
 Ne les tourmente plus et t'enfuis de leur bord.
 Las! Si tu leur apprends à limiter la terre,
 Pour agrandir leurs champs, ils se feront la guerre,
 Les procès auront lieu ; l'amitié défendra
 Et l'âpre ambition tourmenter les viendra
 Comme elle fait ici nous autres pauvres hommes
 Qui par trop de raisons trop misérables sommes ;
 Ils vivent maintenant en leur âge doré! . . .*

Montaigne ne se montrera pas plus enthousiaste que Ronsard devant les efforts des colonisateurs, prétendus civilisateurs :

« Notre monde vient d'en trouver un autre, dit-il en ses *Essais* (1), si nouveau et si enfant qu'on lui apprend encore son *a, b, c. . .* il n'y a pas cinquante ans qu'il ne savait ni lettres, ni poids, ni mesures, ni vêtements, ni blés, ni vignes... » Mais Montaigne regrette qu'il soit tombé, enfant, entre des mains rapaces et cruelles, mais non en celles de conquérants comme Alexandre ou comme les anciens grecs et romains. « Bien crains-je, ajoute-t-il, que nous aurons bien fort hâté sa déclinaison et sa ruine par notre contagion (2), et que nous lui aurons bien cher vendu nos opinions et nos arts. » Quels étaient les éléments d'information dont disposait Montaigne? On sait comme il était curieux de tout. D'abord, il eut longtemps avec lui « un homme qui avait demeuré dix ou douze ans en cet autre monde . . . en l'endroit où Villegagnon prit terre, qu'il surnomma la France Antarctique (Brésil) ». Montaigne préférerait de beaucoup le témoignage de cet homme

(1) III-VI. *Des coches*.

(2) Walt Whitman exprimera des vues assez voisines.

simple et grossier à celui des « fines gens » et des cosmographes. Cet homme lui faisait rencontrer des matelots et des marchands qu'il avait connus là-bas. Montaigne estime, d'après leurs récits, que l'état politique et l'état physique de ces peuples est parfait. Il décrit leurs mœurs. Il a goûté de leur pain, qu'il trouve « doux et un peu fade ». Il réunit des collections d'objets usuels provenant d'Amérique, possède une chanson d'anthropophage faite par un prisonnier, et une chanson d'amour qu'il déclare « anacréontique ». Bref, tout lui semble pour le mieux, dans ce meilleur des mondes. Ces hommes sont pleins de bravoure, et possèdent, sans conflits, sans inconvénients, l'amitié de nombreuses femmes. Ils sont parfois cruels. Mais nous avons fait bien pis, lors des guerres de religion.

De plus, au temps où le roi Charles IX était à Rouen, Montaigne vit trois sauvages, et s'entretint « fort longtemps », par interprète, avec l'un d'eux. Il pense que leur repos et leur bonheur naturels seront bientôt corrompus et ruinés par leur commerce avec les Européens soi-disant civilisés.

L'opinion de Montaigne est nette. C'est celle qu'avait déjà Ronsard. C'est celle que développeront plus tard Rousseau et les philosophes du XVIII^e siècle. Pleins de souvenirs antiques, ils se plaisent à voir dans le Nouveau Monde lointain : une survivance du *bon vieux temps*,

*et l'âge d'or et le règne d'Astrée,
et les beaux jours de Saturne et de Rhée,
et le jardin de nos premiers parents...*

Ils estiment que l'état dans lequel ils vivent surpasse l'âge d'or et les inventions des poètes et des philosophes, et qu'entre un européen et un indien, le plus sauvage des deux n'est certes pas celui qu'on pense.

Nous assistons, avec Ronsard, et surtout avec Montaigne, aux débuts de « l'idéalisation du sauvage ». On exalte la

« nature », par opposition à « l'art » et à la « raison », qu'on se plaît à rabaisser, devant la nature, jusqu'à sa médiocre valeur : Ces gens-là nous valent bien, ils valent même mieux que nous, et Montaigne se sert d'eux, comme il se sert des Chinois — qui connaissaient l'imprimerie mille ans avant nous — pour nous ramener à une juste modestie.

Bref, dès le début, « la littérature américaniste est très nettement antisociale » (1).

Pendant tout le cours des xvi^e, xvii^e et xviii^e siècles, les relations de voyages ne cesseront de se multiplier. « Il faudrait plusieurs volumes, selon M. Chinard, pour indiquer les titres des relations publiées au xvii^e siècle seulement, et beaucoup d'entre elles ont eu plusieurs éditions », preuve de la curiosité qu'excitait le Nouveau Monde. Chapelain possédait une centaine d'ouvrages concernant l'Amérique. Cyrano, partant pour les États de la lune ou du soleil, fait escale à la Nouvelle-France, c'est-à-dire au Canada. Antérieurement, un Capucin, le Père Claude, avait ramené du Brésil plusieurs Topinambous (2). Et Malherbe les avait vus. Il en parle jusqu'à trois fois dans sa *Correspondance*.

Les compagnies, les expéditions commençaient à s'organiser. En 1652, une expédition pour la France équinoxiale, c'est-à-dire pour Cayenne, faillit grouper plusieurs dames et écrivains que nous connaissons bien : la fameuse Ninon de Lenclos, alors âgée de trente-deux ans ;

... Une prudente maréchale
 Dans l'Amérique Occidentale
 Va, dit-on, planter le piquet.
 Ninon, la belle courtisane,
 Est aussi de la caravane...

(1) Chinard.

(2) On trouve leur nom dans une épigramme de Boileau.

la jeune épouse de Scarron, la jeune créole, « la jeune indienne », Françoise d'Aubigné, dix-sept ans, future madame de Maintenon, voulait y partir pour redonner quelque vigueur à son perclus de mari.

*Monsieur Scarron, dit-on, se pique
De transporter dans l'Amérique
Son corps maigret, faible et menu,
Quand le printemps sera venu...*

écrivait Loret dès 1651.

Le poète Segrais devait les accompagner.

Scarron se voyait déjà parti. « Mon chien de destin m'em-mène dans un mois, écrivait-il à Sarrazin, aux Indes Occidentales... dans un pays où il n'y aura ni Mazarins, ni faux béats, ni filous de dévotion, ni inquisition, ni hiver, ni saison, ni fluxion qui m'estropie, ni guerre qui me fasse mourir de faim. »

Ce qu'il pensait y trouver, comme la belle Ninon, c'était une fontaine de Jouvence :

*... Là, nulle fluxion ni goutte.
Là, nul froid que tant je redoute.
La nuit seulement un vent frais
Y semble fait tout exprès
Contre le chaud de la journée.
Là, le printemps toute l'année
Y conserve sa gaieté,
L'automne sa maturité,
Et l'été, sans brûler les herbes,
Chaque mois y donne des gerbes,
Et tous trois des fruits ravissants,
A la fois mûrs, nés et naissants...*

Voilà ce que représentait l'Amérique à l'imagination d'un poète et d'un malade français de 1650 : *Le Paradis terrestre*.

C'est que, à côté de relations exactes comme celles de Jacques Cartier, qui concluait : « En somme, je pense que cette terre est celle que Dieu donna à Caïn », il y avait eu toute une littérature de propagande des plus alléchantes. Un poème, joint au récit du voyage de Cartier, montrait dans le Canada « où le bonheur et le ciel nous appellent » un pays où les rivières de lait gazouillent, et où, quand on y meurt,

*Le favorable trait de Proserpine envoie
Aux champs Elyséens l'âme soûle de joie...*

C'est sans doute sous la Régence, au moment du système de Law et de la constitution de la compagnie française des Indes, que l'enthousiasme atteignit à son comble dans l'esprit public. Cependant que le lieutenant-colonel de la Mothe-Cadillac, gouverneur de la Louisiane, écrivait : « Cette colonie ne vaut pas un fêtu de paille », et « ce continent tout entier ne vaut pas la peine d'être possédé »,

On chantait dans les rues :

*Un nouveau pays de Cocagne
Que l'on nomme Mississipi
Roule à présent sur le tapis...*

Pour allécher les actionnaires et les colons, la Compagnie faisait même état d'une des *Centuries de Nostradamus* (en français, Michel de Notre Dame) :

*Par cinquante à cinq cinq (1) (par L A V V)
Depuis paroisse cinq (la rue Quincampoix, où se trouvaient
les guichets de la banque, était à cheval sur cinq paroisses)
L'ange sera prospère (la Gaule? l'Angleterre?) (2)*

(1) En chiffres romains.

(2) Terre des Angles, ou des Anges.

*Jusqu'à pays lointain (Louisiane)
Commençant peuple et Roy sans craindre la misère
Se paieront l'un et l'autre et ne devront plus rien.*

Mais la confiance dans les actions de la Compagnie disparut plus vite encore qu'elle n'était venue. On chantait un peu plus tard :

*On dit qu'à Mississipi,
On a trouvé, chose sûre,
De l'or plus qu'au Potosi
Ture lure.
On sait qu'il est dans Paris
Des fous de toute nature.
Mais Law dans son parti
En a triplé la mesure.*

Aussi les volontaires se faisaient-ils rares. Et ceux et celles qui partaient pour la Louisiane, le nouvel Eden, partaient-ils souvent de force. Au mois de novembre 1719, M. de Bienville reçoit cent-cinquante « exilés par le Roy », et peut lire sur les états qui lui sont remis par les commandants des vaisseaux des renseignements comme celui-ci :

« Manon Porché, trente ans, marquée plusieurs fois pour vols ou blessures, a tranché au rasoir deux doigts à l'exempt qui l'arrêta, mis le feu à sa cellule, et menacé d'arracher la figure à quiconque l'approcherait. »

Elle précédait à la Nouvelle-Orléans, une autre Manon plus célèbre, qui devait y mourir entre les bras de des Grieux, dont on montre encore aujourd'hui le tombeau, près du lac Pontchartrain, la trop tendre et trop faible Manon Lescaut. Sur le passage des charrettes qui les conduisaient au Havre ou à Lorient, les vauriens gouaillaient :

*Pour peupler le Mississipi
L'illustre colonie
Filous et putains de Paris*

*Partent de compagnie.
Voilà le plus solide fonds
De la nouvelle banque,
Achetons tous des actions,
Jamais ce fonds ne manque.*

Mais il y avait aussi parmi ces femmes des orphelines dotées par le roi, les jeunes « filles à la cassette », qui portaient « sous la guidance de religieuses conductrices », et qui connaissaient le plus vif succès, comme l'écrivait quelques années plus tôt La Fontaine à Saint Évremond :

Elles s'en vont peupler l'Amérique d'Amours.

C'était un sang ardent et pas toujours impur qui coulait dans les veines de ces Françaises et de ces Français qui ont contribué à faire l'Amérique.

Un jésuite français qui remonta le Mississipi en 1727, et qui devait mourir massacré par les Natchez, en 1729, le Père du Poisson, passe en revue les gens qu'on y trouve, en dehors des troupes, des missionnaires, des concessionnaires et des habitants.

Ce sont : les femmes ou filles tirées des hôpitaux, les voyageurs : « jeunes gens envoyés pour causes », dit-il, et les chasseurs, les coureurs des bois. Ceux qui connaissent la réalité manquent généralement d'enthousiasme pour la colonie.

Un autre jésuite, plus connu par ses ouvrages (1), et par les emprunts que leur a faits Chateaubriand, le Père de Charlevoix, visitant la Nouvelle-Orléans en 1722, ne cachait pas à la duchesse de Lesdiguière sa désillusion : « Les huit-cents belles maisons et les cinq paroisses que lui donnait le *Mercur* il y a deux ans se réduisent encore aujourd'hui

(1) *Histoire et description générale de la Nouvelle France avec le journal historique d'un voyage fait par ordre du roi dans l'Amérique septentrionale*, Paris 1744, 3 volumes.

à une centaine de baraques, placées sans beaucoup d'ordre, à un grand magasin bâti de bois, à deux ou trois maisons qui ne pareraient pas un village de France... L'idée la plus juste que vous puissiez vous en former est de vous figurer deux-cents personnes qu'on a envoyées pour bâtir une ville, et qui sont campées au bord d'un grand fleuve où elles ne songent qu'à se mettre à couvert des injures de l'air en attendant qu'on leur ait dressé un plan et qu'ils aient bâti des maisons.»

C'est tout à fait l'impression désolée que produisent sur le lecteur les quelques lignes de l'abbé Prévost consacrées à l'arrivée de Manon et de Des Grieux « si contestable qu'en soit l'exactitude » : « Le pays ne nous offrit rien d'agréable à première vue. C'étaient des campagnes stériles et inhabitées, où l'on voyait à peine quelques roseaux et quelques arbres dépouillés par le vent. » Sur le pouvoir absolu du gouverneur, sur la vie des colons, sur les pauvres cabanes de boue comme celle qui abrita Manon repentie et des Grieux enfin heureux, ... il semble, déclare Chinard, que Prévost ait eu des renseignements de première main.

Cependant, sans se préoccuper beaucoup de l'Amérique telle qu'elle était, et s'appuyant sur les récits des voyageurs et surtout des R. P. Jésuites (dans leurs *Relations de la Nouvelle France* et leurs *Lettres édifiantes*, soixante-dix volumes de relations dont le *Mercure* donnait des extraits), les littérateurs et les philosophes construisaient une figure idéale du « bon sauvage » et s'en servaient pour combattre et détruire la société de notre ancien régime.

Si extraordinaire que cela paraisse au premier abord, les Jésuites missionnaires ont frayé la voie — non pas à Chateaubriand, car ils semblent avoir voyagé en aveugles, dit Chinard — mais à J. J. Rousseau et aux philosophes. Ils ont aimé et admiré les Indiens ; certains d'entre eux ont subi et montré l'attrait de la vie libre et des courses errantes, *the call of the*

wild. Ils réalisèrent en Amérique une œuvre admirable, devant laquelle s'inclineront successivement Voltaire et Chateaubriand. Et tous s'accordent pour reconnaître que les indigènes du Nouveau Monde « ont dégénéré au contact de la civilisation ». Il ne reste donc plus aux civilisés qu'à se mettre à leur école. Seuls, Piron, et Voltaire, qui est partisan d'introduire chez eux « les lumières et les lois », défendent la civilisation contre les Sauvages.

Au théâtre, l'*Arlequin sauvage* (1721), et l'*Ile des esclaves* de Marivaux (dont le sujet sera repris dans une pièce anglaise de Barrie qui connut un vif succès : *L'admirable Chrichton*), offrent aux spectateurs une critique de notre société.

Dans une entrée des *Indes galantes*, opéra de Rameau, les *Sauvages*, la jeune Zima chante la fidélité des cœurs indiens :

*Nous suivons sur nos bords l'innocente nature,
 Nous n'aimons que d'un amour sans art.
 Notre bouche et nos yeux ignorent l'imposture ;
 Sous cette riante verdure,
 S'il éclate un soupir, s'il échappe un regard,
 C'est du cœur qu'il part.*

Mais le sauvage n'est pas seulement fidèle :

*L'Américain farouche en sa simplicité
 Nous égale en courage et nous passe en bonté,*

déclare Voltaire dans sa tragédie d'*Alzire*, qui connut le plus vif succès (1736).

Dans la seconde moitié du siècle, les « bons sauvages » vont continuer à répandre au théâtre (1), les théories des philosophes.

(1) *La jeune indienne*, de Chamfort, 1764 ; *La Canadienne*, de Vadé, 1761 ; *L'heureux naufrage*, de Favart le fils, 1786.

Et le décor de *Hirza ou les Illinois*, de Sauvigny, montrait au spectateur « dans l'enfoncement, le Saut du Niagara. D'un côté, des rochers et quelques arbres, de l'autre un tombeau élevé sur des piliers matachés et décorés de chevelures en forme de trophées... ». C'est le début de l'exotisme pittoresque.

Les histoires de flibustiers, qu'on lit avec une curiosité passionnée (et qu'on porte au théâtre de la Foire), contribuent à exciter les imaginations.

Les romans achèvent de mettre l'Amérique tout à fait à la mode. En prenant le nouveau continent comme décor de la triste fin d'un roman d'amour, Prévost crée le roman exotique.

Avant celle de *Manon*, il avait raconté l'histoire de *Cléland*, sorte de roman d'aventures géographiques où le sentiment et la philosophie se trouvent combinés. « Partons pour l'Amérique ; si c'est un lieu désert et inhabité, nous y vivrons loin des hommes », s'écrie le héros. Jusqu'à la fin du siècle, les romans sont nombreux, moins toutefois que les récits de voyage, mais ils sont sans valeur.

Quant aux philosophes, qu'ils soient missionnaires, jésuites ou matérialistes, ils se servent des sauvages comme d'arguments pour soutenir leurs thèses respectives. A partir de 1746, Prévost publie son *Histoire générale des voyages*, traduction d'un ouvrage anglais qui paraissait en fascicules hebdomadaires. La vogue en était telle que, malgré la guerre qui se faisait alors entre la France et l'Angleterre, on obtint du gouvernement anglais de laisser passer ces fascicules pour que Prévost pût continuer à les traduire. Cette *Histoire* fut un *corpus* et un arsenal pour les philosophes. On se sert des sauvages comme d'armes « à tous bouts » pour combattre la religion, la civilisation, les préjugés. On se préoccupe moins de les connaître que de les utiliser. Rousseau les prend comme exemples pour développer la philosophie des errants et des coureurs de bois. Voltaire juge les sauvages d'Amérique

bien supérieurs aux sauvages d'Europe. Diderot tire de la liberté de leurs mœurs une leçon d'indulgence pour les nôtres. L'abbé Raynal montre que « l'ignorance des sauvages a éclairé en quelque sorte les peuples policés ». Bref, et je cite ici la conclusion à laquelle aboutit M. Chinard : « Enthousiasme philosophique pour les bons sauvages, attendrissement, sensibilité vive, et pitié pour les pauvres gens imparfaitement adaptés à la civilisation ; recherche du bonheur dans les pays lointains, éblouissement causé par la nature luxuriante des tropiques, tels sont les éléments que Chateaubriand va combiner mais non pas inventer. » Il en ajoutera un cependant : l'impossibilité pour le civilisé de trouver le bonheur et la paix parmi les sauvages.

Pour en finir avec le XVIII^e siècle, je voudrais citer encore deux textes importants, qui vont nous mettre en contact, non plus avec cette vague Amérique du sauvage, qui comprend avant tout le Canada ou la Nouvelle France, la Louisiane ou le Nouvel Eden, mais aussi, tout le Nord, le Sud, les Iles, mais avec l'Amérique nouvelle, avec les États-Unis d'Amérique. Ces deux textes sont de la fin du XVIII^e siècle, et il nous font entendre un son nouveau. Il ne s'agira plus de sauvage, mais du colon, du Huron, du Natchez, ou de l'Iroquois, mais de l'Américain.

Depuis la guerre de l'indépendance américaine, à laquelle des Français collaborèrent comme on sait, les livres, les pamphlets, les journaux, les traités consacrés à l'Amérique ne faisaient que se multiplier. On édite en France, dès 1778, la *Constitution* des États-Unis, et les ouvrages de Franklin ; et un académicien, Sauvigny, compose en 1791 une tragédie en quatre actes sur : *Washington ou la liberté du Nouveau Monde*. L'Amérique ne représentait plus seulement, aux yeux des Français, la contrée merveilleuse où vivaient les bons et braves sauvages, mais l'asile de la liberté, la terre de l'indépendance et aussi le pays où l'on fait fortune.

Le premier texte que j'ai à citer est une excellente définition de l'Américain nouveau, né de la guerre de l'indépendance où il prit conscience de lui-même. Elle est due à un Français, Jean de Crèvecoeur, né à Caen en 1735, mort en France en 1813, qui, à vingt ans, avait pris du service sous Montcalm, avait passé dans les « treize provinces » après la conquête du Canada, et s'était fait, en 1764, naturaliser Américain. Il avait publié à Londres, en 1782, ses *Letters from an american farmer*, qui furent traduites en français en 1784. Dans un passage de ces *Lettres*, il définit très précisément l'Américain, et esquisse son rôle futur.

A part les provinces de l'Est, peuplées d'Anglais à peu près purs, et que Crèvecoeur estime beaucoup, « c'est un mélange d'Anglais, d'Écossais, d'Irlandais, de Français, de Hollandais, d'Allemands et de Suédois... Dans ce grand asile qu'est l'Amérique, les pauvres d'Europe se sont en quelque façon rencontrés, quelle qu'ait été la cause de leur départ. » Et l'auteur explique que l'absence de patrie, ou de l'idée de patrie, a forgé leur unité morale : « Qu'est-ce donc que l'Américain, cet homme nouveau ? C'est soit un Européen, soit un descendant d'Européen ; d'où cet étrange mélange de sang que vous ne trouverez dans aucun autre pays. Je pourrais vous citer une famille dont le grand-père était Anglais, dont la femme était Hollandaise, dont le fils épousa une Française, et dont les quatre fils ont chacun une femme d'un pays différent. Est Américain quiconque laissant derrière lui ses anciens préjugés et ses anciennes façons de vivre, en reçoit de nouvelles de son nouveau mode d'existence, du nouveau gouvernement auquel il obéit et du nouveau rang qu'il occupe... Là les individus de toute nation sont fondus en une nouvelle race d'hommes, dont les travaux et la postérité causeront un jour de grands changements dans le monde. Les Américains sont les Pèlerins de l'Occident, emportant avec eux le grand poids des Arts, des Sciences, de l'énergie, et de l'industrie

qui prit naissance il y a fort longtemps en Orient ; ils achèveront ce grand cercle. Les Américains étaient autrefois dispersés à travers toute l'Europe ; ici ils sont incorporés dans un des plus remarquables systèmes de population qui soit jamais apparu... L'Américain est un homme nouveau, qui agit suivant des principes nouveaux, il doit en conséquence nourrir de nouvelles pensées et se former de nouvelles opinions. De l'inactivité involontaire, de la dépendance servile, de la misère et du labeur sans fruit il est passé à des travaux d'une nature toute différente et récompensés par une ample subsistance. — Voilà ce que c'est qu'un Américain.»

Devant ce tableau exaltant, les candidats à l'émigration devaient être nombreux. Mais peut-être n'étaient-ils point tous utilisables, ces Européens condescendants qui songeaient à s'établir en Amérique pour faire bénéficier le nouvel État de la présence de leur précieuse personne. C'est pour mettre les choses au point et écarter — déjà — les indésirables que Benjamin Franklin rédigea et publia, en 1784, un *Avis à ceux qui songent à émigrer en Amérique*, d'où j'extrais les passages suivants : L'esprit tout pratique et démocratique de l'Amérique naissante s'y révèle dès l'abord : « l'on ne demande point d'un étranger : qui est-il ? Mais que sait-il faire ? » (1).

Et Franklin cite le discours du nègre : « Boccarora (c'est-à-dire l'homme blanc) fait travailler homme noir, fait travailler cheval, fait travailler bœuf, fait travailler tout le monde sauf cochon. Cochon, lui, pas travailler. Il mange, il boit, il se promène, il va dormir quand il veut, il vit pareil gentil-homme. » Et Franklin d'ajouter : « Selon cette façon de voir,

(1) « La naissance n'est rien où la vertu n'est pas », disait déjà Molière sur le ton de Corneille ; et les déclarations du Bonhomme Franklin devaient plaire aux nobles Français qui applaudissaient la même année le *Mariage de Figaro*.

l'on se sentirait plus d'obligations envers un généalogiste s'il parvenait à prouver que vos ancêtres ont été depuis dix générations des laboureurs, des forgerons, des charpentiers, des tourneurs, des tisserands, des tanneurs, voire même des cor-donniers, et par conséquent d'utiles membres de la société que s'il prouvait seulement qu'ils ont été des gentilshommes, sans activité valable, vivant oisivement du labeur d'autrui, de simples *fruges consumere nati*, des bons à rien dont le domaine a été dépecé à leur mort comme la carcasse du cochon-gentilhomme dont parlait le nègre.»

Une telle conception, américaine et réaliste, de l'aristocratie du travail opposée à celle de la naissance devait particulièrement plaire aux esprits français à la veille de la Révolution. Comme on le voit, l'esprit révolutionnaire américain donnait la main à l'esprit révolutionnaire français (1). Revenant à son propos, le bonhomme Franklin crève sans pitié les bulles brillantes des illusions : « L'Amérique est la terre du travail et point du tout de ce que les Anglais nomment *Lubberland* et les Français *pays de Cocagne*, où les rues sont, dit-on, pavées de pains de six livres, les maisons coiffées de crêpes, et où les volailles volent de ci de là, prêtes à être rôties et criant : Mangez-moi. »

Quelles sont donc les personnes auxquelles l'émigration en Amérique peut être avantageuse ? Tout simplement celles dont l'émigration peut être avantageuse à l'Amérique. Et qu'ils n'en attendent pas trop ! La conclusion de Franklin est d'une haute tenue morale. Ayant montré que l'Amérique est la terre du travail, Franklin déclare : « Le labeur, l'occupation constante des individus sont une grande sauvegarde de la moralité et de la vertu d'une nation... une religion sérieuse, sous ses dénominations variées, y est non seulement tolérée, mais

(1) Cf. FAY, *L'esprit révolutionnaire en France et aux États-Unis à la fin du XVIII^e siècle*, 1925.

respectée et pratiquée ; l'athéisme y est inconnu... Et l'Être Divin semble avoir manifesté son approbation pour la tolérance et le bon vouloir qui règnent entre les diverses sectes par la remarquable prospérité dont il lui a plu de favoriser le pays tout entier.»

Esprit pratique, amour du travail, esprit démocratique et tendance à moraliser et à prêcher, ne trouvons-nous pas dans ce texte, dès cette date, l'essentiel de l'esprit américain dans un de ses pères les plus illustres ?

*
* *

Le premier des grands écrivains français qui ait voyagé en Amérique est Chateaubriand. Nous pouvons nous poser à son sujet les trois questions suivantes :

Pourquoi Chateaubriand est-il allé en Amérique ?

Qu'a-t-il vu en Amérique ?

Que nous a-t-il rapporté de ce voyage ?

Pourquoi Chateaubriand est-il allé en Amérique ? D'abord, c'est un breton, c'est un malouin, c'est un marin. Son père a trafiqué dans les Antilles. Il a été élevé sur la grève de la pleine mer, « compagnon des flots et des vents ». Il a vu la Pérouse. Il a lu les récits de voyages dont nous avons parlé. Il est cadet de famille. Attendant à Brest son brevet d'aspirant de marine, il écoute les vieux marins raconter leurs campagnes. La paix signée, et l'escadre rentrée, s'il songe à se faire prêtre, c'est pour être missionnaire au loin, comme le P. Hennepin, le P. Labat, ou le P. Charlevoix. Il veut aller au Canada ou aux Indes ; mais son père, qui l'avait envoyé à Saint-Malo pour y attendre un passage, le rappelle au bout de deux mois. M. le Chevalier doit renoncer à ses folies, car son frère lui a obtenu un brevet de sous-lieutenant au régiment de Navarre. *Il n'y renoncera pas.*

L'enthousiasme pour l'Amérique, à la veille de la Révolution, est à son comble. Franklin a essayé de calmer les têtes, mais les *Lettres* de Crève-cœur ont contribué à les monter. Une compagnie de colonisation s'était fondée à Paris en 1789. Et le journaliste Camille Desmoulins avait beau prédire à Monsieur d'Espréménil que son « péricrâne enlevé pendrait à quelque arbre, tandis que des oranges-outangs se distribueraient les faveurs de sa triste veuve », l'enthousiasme était aussi ardent qu'irréfléchi.

La révolution ne fit que pousser dans ce sens. Maint Français alla chercher refuge en Amérique.

Au début de 1791, Gallipolis était fondée sur les rives de l'Ohio. Et Chateaubriand opposera plus tard cette « émigration plus raisonnable » à la folie de Coblenz. Ce n'est pas cependant comme émigrant, ou comme émigré, que le jeune chevalier partit. Sans doute, comme M. de Malesherbes, avec lequel il s'entretenait de ses projets, il désirait s'épargner « le spectacle commençant de tant de crimes, de lâchetés et de folies », mais ce ne fut pas de sa part un coup de tête. Il caressait ce projet de voyage depuis longtemps. Et il en a indiqué lui-même, dans les *Mémoires d'Outre-Tombe*, les raisons principales. Ce qui attirait les autres, c'était la Fortune, et la liberté. Ce qui pousse Chateaubriand, c'est la nature et la gloire : la gloire d'une grande découverte géographique : le passage au Nord-Ouest des États-Unis d'Amérique, la gloire des grands navigateurs ; et aussi la gloire poétique : le désir d'écrire l'épopée de l'homme de la nature, et le besoin de voir le cadre naturel de cette épopée rousseauiste, de se « documenter », comme on dirait aujourd'hui. Ajoutons, à cette noble ambition, de vagues rêves d'amour qui n'avaient point encore d'incarnation, et que le jeune René pensait réaliser avec une sylphide, non plus armoricaine, mais américaine, avec quelque jeune Indienne dans les forêts du Nouveau-Monde. (Il l'en ramènera, parce qu'il y aura emmenée.)

Il y avait aussi la jeunesse, le goût de l'aventure. Au moment du départ, il se sent l'âme d'un pionnier, d'un flibustier, d'un coureur des bois.

Il s'embarqua le 8 avril 1791. Il débarqua le 10 juillet à Baltimore. Au mois de décembre, apprenant la fuite du roi et son arrestation à Varennes, il se rembarquait pour la France.

Qu'a-t-il donc vu de l'Amérique? Il est difficile de le savoir exactement. Les critiques sont à peu près d'accord pour conclure de leurs recherches qu'il a dû aller jusqu'à la cataracte du Niagara, mais qu'il n'a vu ni le Mississipi ni l'Ohio, qu'il n'a voyagé ni sur les grands lacs, ni en Floride, ni au pays des Natchez. Qu'il a simplement lu les récits et les descriptions des voyageurs : Carver, Bartram, Imlay, et d'autres ; bref qu'il a, comme dit Chinard « voyagé en esprit au coin des tisons ». Démuni d'argent, d'équipement et d'expérience, il s'est vite rendu compte que ses ambitieux projets étaient impossibles à réaliser ; et, d'explorateur, il devint touriste.

Il n'eut rien à regretter : « En effet, si je ne rencontrais pas en Amérique ce que j'y cherchais, le monde polaire, j'y rencontrais, dit-il, une nouvelle Muse. »

Et voilà ce qui nous intéresse. *Qu'a-t-il rapporté de son voyage?* Des émotions. — Le cœur lui bat quand il touche terre et foule le sol américain. Et quand il a passé le Mohawek et qu'il entre dans des bois qui n'avaient jamais été abattus, « je fus pris, raconte-t-il, d'une sorte d'ivresse d'indépendance : j'allais d'arbre en arbre, à gauche, à droite, me disant : « Ici plus de chemins, plus de villes, plus de monarchie, plus de république, plus de présidents, plus de rois, plus d'hommes... » Et, pour essayer si j'étais rétabli dans mes droits originels, je me livrais à des actes de volonté qui faisaient enrager mon guide, lequel dans son âme me croyait fou. » — C'était un Hollandais.

Il y avait alors deux Amériques à voir : L'Amérique des sauvages ou l'Amérique du passé ; l'Amérique des États-Unis ou l'Amérique du présent. Chateaubriand a surtout vu, et décrit plus tard, l'Amérique du passé ; celle du présent, sur le moment, l'a déçu. Victime de la culture classique et de la lecture de Rousseau, il s'attendait à trouver aux États-Unis naissants une réplique des mœurs romaines, des Cincinnatus et des Catons. Or, une fois arrivé à Philadelphie, il aurait pu se croire à Liverpool ou à Boston. Il se déclare « scandalisé ».

Mais il a vu aussi des paysages ; il a passé des nuits dans les forêts du Nouveau-Monde. Il s'est senti vivre et végéter (1) avec la nature, dans une espèce de panthéisme. Et il a transporté toutes ses sensations, tout ce nouveau monde de poésie dans des pages que des générations de Français ont sues par cœur, et qui ont contribué à renouveler notre sensibilité.

Ces paysages, ces sensations vous les trouverez dans l'*Essai*, dans le *Génie*, dans le *Voyage*, dans *Atala*, dans les *Natchez* et dans les *Mémoires d'Outre-Tombe*, qui pourraient presque suffire. Il y a peu de différence entre le livre VI de la première partie des *Mémoires* et le *Voyage en Amérique*, gonflé simplement au milieu de toute une partie documentaire, en majorité empruntée, et qui nous intéresse peu. Pour reprendre la distinction que j'ai faite plus haut, il y avait donc l'Amérique des Indiens, et l'Amérique des Américains.

Sur le moment, Chateaubriand a été plutôt rebuté par l'Amérique des Américains. Et c'est l'Amérique des grands paysages et l'Amérique des Indiens (et des Indiens dans le passé, au xvii^e et au xviii^e siècles) qu'il a peintes dans les *Natchez*, dans *Atala* et dans le *Génie*.

(1) Dans le sens de sentir monter en lui une sève puissante.

Mais il ne faudrait pas croire que l'Amérique des Américains lui ait complètement échappé. Nous en trouvons la preuve, et dans le *Voyage en Amérique* et dans les *Mémoires d'Outre-Tombe*, et dans certains articles du *Conservateur* (1).

Le jeune coureur des bois n'avait eu d'yeux et de sympathie que pour les Indiens et les forêts. Mais l'homme politique, le ministre des Affaires étrangères et l'Ambassadeur à Londres en eut pour les Américains.

Le *Tableau des États-Unis*, qui forme la conclusion du *Voyage en Amérique* lui-même, conclusion très postérieure au *Voyage*, fait contraste avec celui des Sauvages qui précèdent (2). Tandis que les sauvages ont passé de 3 millions à 400.000, la population des États-Unis a passé de 3.929.326 habitants en 1790, à 9.609.827 en 1820.

« Le Kentucky montre un Versailles ; un comté appelé Bourbon a pour capitale Paris... les États-Unis offrent dans leur sein — une image et un souvenir de la plupart des lieux célèbres de l'Europe. » — Et Chateaubriand ne trouve point mauvais cet hommage du Nouveau Monde à l'ancien.

Il discerne l'influence possible du Nouveau monde sur l'ancien dans l'établissement des républiques américaines... de la liberté, de la république représentative. Il voit dans cette dernière découverte « un des plus grands événements politiques du monde... Cet événement a prouvé qu'il y a deux espèces de liberté praticables : l'une appartient à l'enfance

(1) Déjà l'on avait pu lire dans *Atala* : « L'Éternel révéla à son Fils bien-aimé ses desseins sur l'Amérique : il préparait au genre humain dans cette partie du monde une rénovation d'existence. » Est-ce par le retour à la nature, est-ce par une civilisation industrielle? Par les Indiens ou par les Américains?

(2) « Si je présentais au lecteur ce tableau de l'Amérique sauvage comme l'image fidèle de ce qui existe aujourd'hui, je tromperais le lecteur. J'ai peint ce qui fut beaucoup plus que ce qui est... Après avoir raconté le passé, il me reste à compléter mon travail en retraçant le présent. »

des peuples ; elle est fille des mœurs et de la vertu : c'était celle des premiers Grecs et des premiers Romains, c'était celle des sauvages de l'Amérique. L'autre naît de la vieillesse des peuples, elle est fille des lumières et de la raison : c'est cette liberté des États-Unis qui remplace la liberté de l'Indien. Terre heureuse qui, dans l'espace de moins de trois siècles, a passé de l'une à l'autre liberté presque sans effort, et par une lutte qui n'a pas duré plus de huit années» (1).

On voit bien que le *Voyage en Amérique* n'offrait pas seulement aux lecteurs français des impressions et des paysages, mais aussi aux vieilles monarchies européennes l'exemple contagieux de la liberté.

Chateaubriand a vu que dans ce nouvel univers le genre humain recommençait, que l'espèce humaine marchait à de nouvelles destinées, que l'Amérique se transformait et venait, monde nouveau et civilisé, «mettre son poids dans la balance des Empires» (2).

(1) Outre cet amour de la liberté, Chateaubriand signale dans sa *Conclusion* l'esprit d'entreprise, de décision, la volonté, la persévérance, la ténacité qui animent les Américains.

(2) En 1826, on pouvait lire, dans la *Préface générale* de ses *Œuvres complètes* : « Portez vos regards au delà des mers, l'Amérique entière sort républicaine de cette révolution que vous prétendiez finie, et remplace un étonnant spectacle par un spectacle plus étonnant encore... Et l'on croirait que le monde a pu changer ainsi, sans que rien ait changé dans les idées des hommes ! on croirait que les trente dernières années peuvent être regardées comme non avenues, que la société peut être rétablie telle qu'elle était autrefois?... Que, loin d'être arrivée au but, la société marche à des destinées nouvelles, c'est ce qui me paraît incontestable. » Ces vues annoncent celles de Tocqueville. Chateaubriand a vu l'importance de l'Amérique naissante. Il pouvait à bon droit écrire dans sa *Préface* : « Mes ouvrages, qui sont une histoire fidèle des trente prodigieuses années qui viennent de s'écouler, offrent encore auprès du passé des vues assez claires de l'avenir. »

Dans un article du *Conservateur*, en 1825, Chateaubriand citait le discours d'adieux du président des États-Unis au général La Fayette.

« Le peuple des États-Unis pour qui et avec qui vous avez pris part aux batailles de la liberté a joui pleinement de ses fruits... voyant sa population s'accroître et son territoire s'agrandir, et jetant les fondements de la plus grande, et, nous l'espérons sincèrement, de la plus bienfaisante puissance qui ait jamais réglé les intérêts humains sur la terre. » (Ne croit-on pas entendre déjà Wilson ou Roosevelt?)

Et le général La Fayette répond : « en se félicitant d'avoir été, dans les circonstances les plus critiques, adopté par l'Union comme fils chéri : avoir participé aux travaux et aux périls de la noble lutte qui avait pour objet l'indépendance, la liberté et l'égalité des droits : avoir pris part à la fondation de l'ère américaine, qui a déjà traversé, et qui doit encore, pour la dignité et le bonheur de l'espèce humaine, traverser chaque partie d'un autre hémisphère. »

Commentant ces deux discours, Chateaubriand prédisait l'essor de l'Amérique par la science européenne : « Chez ces peuples, qui ont toute la vigueur de la jeunesse, dans ces pays vierges encore, la civilisation perfectionnée de l'ancienne Europe va prêter ses secours à une nature puissante et énergique. » Il montrait l'influence que devaient avoir les républiques américaines sur le monde monarchique européen, et prédisait que tout allait se « recomposer sur des bases nouvelles ».

« Avant l'émancipation des États-Unis, on ne connaissait de républiques dans les temps modernes que celles de l'Italie, de la Suisse et de la Hollande... Aujourd'hui, déclarait-il, vous avez devant vous une vaste république de plus en plus florissante : sa population augmente chaque jour, déjà elle s'avance vers l'Océan Pacifique et va chercher la Russie sous les glaces du pôle.

« Là règne le principe de la souveraineté du peuple. L'esprit démocratique de l'Europe ne puise-t-il pas à cette source toujours ouverte? »

C'est précisément, cet esprit démocratique qu'un autre voyageur et grand écrivain français, *Alexis de Tocqueville*, devait découvrir quelques années plus tard.

L. GUICHARD.

TELLE EST MA VIE⁽¹⁾.

Depuis vingt ans, Alain Dervalle a pris l'habitude de suivre le même itinéraire. Il ne réserve au paysage qu'un coup d'œil pour s'assurer de sa présence. Aux stations de métro qui défilent, familières et indifférentes, il n'a jamais demandé qu'un gage de sécurité. On retournera donc, tout simplement, sur la route de Moûtiers-Salins. On y est plus à l'aise pour ruminer ses pensées. L'air frais et pur suffit. C'est délicieux comme si l'on venait de changer de linge, comme si tous vos péchés vous avaient été remis.

Alain portait un vieux pantalon déformé aux genoux et, ma foi, rapiécé, une vareuse en épais molleton qui l'engonçait. Il aurait eu scrupule à jouer au montagnard-touriste, comme la plupart de ceux qui déambulaient sur la route, avec leurs beaux brodequins à crampons, leurs courroies de charge toutes neuves, un nez sans défense contre le soleil : de la bleusaille, quoi !

Maintenant que le Doron se cachait au flanc de la route, son grondement avait pris une nuance un peu solennelle. Ce fut Vicky qui parla la première :

— Voulez-vous que je vous appelle Alain comme il y a vingt ans ? c'est un nom que j'aime. Et puis, je suis une si vieille personne...

Elle ajouta aussitôt :

— Vous ne protestez même pas ?

(1) Extrait d'un roman à paraître : *La Huppe fantasque*.

Alain n'était pas accoutumé à ce pas léger et vif qui se faisait entendre près de lui. Il répondit enfin :

— C'est sur moi que les années ont marqué. Voyez mes cheveux et ma barbe. Voyez mon dos. En ce temps-là, vous m'affirmiez que les filles d'Orient passent très vite. Je n'ai pas besoin de vous regarder pour savoir que vous êtes plus jeune qu'autrefois. Je ne sais comment me l'expliquer.

Au moment où il cherchait le visage de Vicky pour lui sourire, un car de montagne, à l'affût derrière le tournant tout proche, se jeta sur eux et, d'un souffle brutal, les envoya à l'extrême bord de la route. Une tribu de scouts les salua par la portière, jubilant de cette bonne farce. Vicky avait poussé un cri. Mais si Alain ne l'avait pas saisie par le bras, elle se laissait écharper. Non, elle ne devait pas avoir beaucoup changé. Il retrouvait en elle jusqu'au goût du risque et, qui sait? de la fatalité.

Vicky s'arrêta.

— Descendons au torrent, je déteste le chemin de tout le monde.

Elle le prit par la main, l'entraîna en courant. Elle sautait par-dessus des ruisselets en fuite.

— Se dépêchent-ils dans tous les sens ! On dirait des couleuvres argentées.

Parfois, sur l'herbe, ils lui tendaient un piège. Et, ploc ! les souliers s'enfonçaient.

Il n'y eut bientôt plus, entre deux talus gazonnés, qu'un torrent qui filait d'un élan sauvage, sans dire où. Il avait suffi d'une déclive de quelques mètres pour que le monde fût caché par d'interminables murailles.

Vicky était hors d'haleine. Songeuse, elle s'était assise sur un bloc luisant. Elle avait une façon bien à elle de ramener les pieds sous sa jupe, de se mettre à l'aise sur ce socle inconfortable. Son buste portait sur un bras parfaitement fuselé. Dans son regard, un feu sombre semblait dormir, mais les boucles de ses cheveux volaient autour de son visage comme autant d'alertes pensées.

— Voilà, dit-elle. Vous donnez l'impression d'être installé dans la vie. Vous avez un foyer. Votre femme vous aime bien. Vos enfants sont charmants. C'est quelque chose de solide. Une tâche accomplie : rien ne me paraît plus beau.

Alain décollait la boue de ses espadrilles avec la pointe ferrée de son bâton. Il avait levé la tête et regardait quelques ombres dériver sur le fleuve du ciel. Puis il demanda sur un ton hésitant :

— Vous êtes heureuse ?

Vicky fit attendre sa réponse. Elle s'amusa à tenir sa main dans l'eau.

— Je n'ai plus de main, dit-elle. Le froid l'a tranchée au poignet. Cela n'est pas désagréable. Est-ce du bonheur ?

Elle resta longtemps sans dire autre chose, puis reprit :

— Je ne vous ai jamais rien écrit de ma vie. A quoi bon ? L'histoire ne valait pas d'être contée. Je me suis mariée. Après vous. Dans cette Alexandrie où vous n'avez vu que fêtes et mondanités tourbillonnantes, — cela va vous surprendre — j'étais seule. Jeune fille romanesque, tout simplement, qui finirait bien par devenir raisonnable. Et d'ailleurs, dans nos familles, il faut se marier. Oh ! mon mari était un parti tout à fait convenable, un garçon pas plus mauvais que d'autres, de mon milieu, donc, pas de surprise.

— Est-ce que je l'ai quelquefois rencontré ? interrompit Alain.

Vicky eut une moue dubitative. Ça n'avait vraiment pas d'importance.

— En vérité, non, pas pire que les autres. Nous allions former une bonne petite association. Il allait faire « travailler » ma dot à la Bourse. C'était un courtier. Le cinéma, chaque soir. Des toilettes à mon gré. Et même, les premiers temps, il était vraiment plein d'attentions, vous savez, comme sont les jeunes gens de là-bas : à vous fourrer, dans les mains, des boîtes de bonbons, des

paniers de fleurs. J'ai cru que cela se pouvait supporter, quand on ne doit plus être une demoiselle romanesque...

Elle se tut pour suivre des yeux une énorme botte de foin qui montait en zigzag, toute seule, le long d'un sentier, vers la route.

— C'est peut-être Charles ! murmura-t-elle. Charles, c'est déjà un homme. Je n'en revenais pas de voir qu'il avait déjà de la moustache.

Elle se rappela les porteurs de *bersim* et de fèves sur les pistes du Delta du Nil, dans son lointain pays. Ici, comme là-bas, le paysan vivait contre la terre, pareil aux fourmis : elle l'aimait. Chaque fois qu'elle pouvait fuir Alexandrie pour retrouver l'ezbeh de famille, son cœur se dilatait. Mais son mari s'y ennuyait à périr. La sonnerie du téléphone lui manquait comme, au fumeur, le haschisch. Il lui fallait le tohu-bohu de la « corbeille », sa fièvre, son délire verbal. Quelquefois, elle aurait voulu qu'il la prît pour confidente, sinon pour conseillère. Était-elle donc si sottre ? Mais on ne mêle point sa femme à ces sortes d'affaires. Il fallait l'entendre prononcer ce mot : affaires ! En rentrant de la Bourse, il ne songeait qu'à retrouver une gentille poupée incassable. Le moment était venu des rires gras, des plaisanteries douces. Mais voilà que sa femme, entichée de sculpture, amenait chez lui, comme modèles, les mendigots les plus crasseux. Des conférences ? Ah ! non ! Il en écoutait bien assez devant le tableau des Valeurs. Au concert, aux expositions, il bâillait. Plutôt un pas de danse. Vite au cinéma ! « J'ai épousé une artiste, disait-il à ses amis, c'est bien ma chance. » Non, elle ne pouvait plus tolérer sa compagnie. Elle prétextait qu'il fumait trop. Alors, il avait pris peu à peu l'habitude de sortir, l'après-midi, sans faire la sieste, de rentrer le plus tard possible, le soir, à la maison. De bonnes âmes eurent vite colporté qu'il avait des maîtresses. Après tout, ce n'était pas tellement anormal à Alexandrie...

— Et puis, reprit-elle, nous avons divorcé. Il y a trois

mois. Oh ! tout s'est fort bien passé, sans drame. Il m'a fallu négocier ma liberté. Ça c'est une question d'argent et d'avocats. En somme, Alain, une page de ma vie qui ne ressemble à rien de ce que rêvait, tout haut, la petite fille chimérique qui exigeait tant, lorsque nous errions dans le jardin de Nouzha. Vous vous rappelez ? Je parie que vous avez oublié l'odeur du jasmin d'Inde... Oui, une page qui n'est pas bien jolie, sur laquelle il est préférable de ne pas s'attarder ; c'est tout.

Alain écoutait cette voix soudain unie et sans timbre, cette confession à laquelle il n'était point préparé et qui jetait une inexplicable confusion dans son cœur. Vicky frotta des deux mains son visage. Elle reprit avec éclat :

— Et maintenant?... Je préfère quand même mon indépendance, malgré la solitude. J'ai décidé de me mettre sérieusement au travail. Je ne réussis pas trop mal en sculpture. A Bruxelles, je vous l'ai dit, j'ai couru partout, j'ai tout vu, j'étais comme affamée. Une semaine qui vous met en ébullition, je vous assure ! Chaque soir, à huit heures, je me fourrais au lit, les pieds enflés à force d'avoir trotté ! Et à Londres, où je n'avais que trop connu, avec mon mari, les restaurants à la mode et ces messieurs du *Stock Exchange*, j'ai découvert une ville nouvelle. Ah ! les *Elgyn Marbles* ! Vous savez ! La frise du Parthénon qui allait finir dans un four à plâtre... Des motifs si admirablement équilibrés qu'on ne s'aperçoit pas, imaginez-vous, que les personnages sont plus petits que nature et que les cavaliers ont la même taille que leurs chevaux ! Non, qu'on ne vienne plus me parler de reproduire servilement son modèle !... Et cette lionne blessée qui se traîne sur son séant, une flèche plantée dans l'échine. La pierre en est encore toute frémissante. C'est beau et aussi moderne que du Jouve et, pourtant, cela date de six siècles avant le Christ ! C'est inouï !

Vicky s'aperçut qu'Alain avait l'air de dormir.

— *Anyway*, dit-elle encore... J'ai décidé d'entreprendre de longs voyages. J'irai en Grèce. Au Mexique

où a vécu mon idole D. H. Lawrence. En attendant, pensez donc que je me trouve ici, avec vous, que je repars à la découverte de mes seize ans et que je n'ai de comptes à rendre à personne... Telle est ma vie... Il n'y a pas de quoi se vanter. Mais je ne suis pas malheureuse.

Comme indifférent au décor, Alain tenait les yeux clos.

— Installé dans la vie ! murmura-t-il, se parlant à lui-même. Vous avez peut-être raison. Je ne suis pas malheureux non plus. Il y a bien trop de souffrance dans le monde pour que je me plaigne. Mais c'est curieux, cette expression : installé dans la vie !

Il sentit sur lui le regard de Vicky et finit par s'éveiller. D'un ton sourd, il continua :

— En quittant l'uniforme du fantassin, j'ai cru trouver la paix et la stabilité. C'est cela que je voulais. Vous n'en êtes pas surprise. Je n'ai rêvé que de cela en votre compagnie. J'en ai rêvé à chaque seconde de ma vie de tranchée, chaque fois que j'entendais le sifflement d'un obus, chaque fois que je m'allongeais sur le sol, dans une cagna. On se disait : « Si j'en sors, finies les aventures, les nuits à la belle étoile, la chambre d'hôtel, la gargote. » Je n'étais pas ambitieux. Mais avoir un chez soi, une affection bien à l'abri entre des murs connus, renforcée par la douceur des habitudes ! Vous devez comprendre. Et, revanche sur les coups de main de la mort, gage de survie par les enfants !... Il y a eu un soir, tous volets fermés, — je ne regardais plus le ciel — dans le bureau que j'avais meublé avec amour, sous ma lampe, où je me suis dit : « Le bonheur, je l'ai... mes livres, mon papier blanc — j'ambitionnais d'écrire, vous le savez bien — rien ne pourra changer dans ce bureau ». Je retrouve encore ce frisson qui m'agitait, j'entends encore le battement de mon cœur à travers mon souffle suspendu. De toutes mes forces, je voulais m'imprégner de ces certitudes, tenez, comme cette main (ah ! que l'eau est froide !) plongée au torrent... Pour moi, non plus, cela n'a pas duré longtemps. Vous connaissez la légende

du fonctionnaire qui bâille derrière ses cartons. Peut-être étais-je stupidement consciencieux. J'ai été accablé de besogne. Mon Directeur visitait l'Institut. J'emportais les dossiers chez moi. . .

Alain sembla les suivre encore du regard, se délivra d'un soupir et dit :

— Et puis, les enfants grandissent. C'est terrible. Vous voyez comme ils dévorent.

— Allons, ne les mésestimez pas. Je les trouve très attachants, interrompit Vicky. Ils sont vraiment jeunes. Si peu semblables aux enfants d'Alexandrie, trop vite blasés, trop vite rassasiés, trop vite vieillis ! Les vôtres jouent franc jeu. Il y a, en eux, quelque chose de transparent, de direct, de sain qui fait plaisir. Voulez-vous que je vous dise ? Ils sont purs, ils sont bien français : c'est pour cela que je les aime.

— Sans doute, fit rêveusement Alain.

Il se penchait pour raser, à grands coups de canne, les franges d'écume ; mais son geste était mécanique.

Vicky eut tout loisir pour l'observer. Elle vit de grosses veines se gonfler sur les mains sèches. Peut-être à cause des joues plus creuses, le visage lui paraissait-il plus étroit que dans son souvenir. Entre ses doigts de sculpteur, elle bosselait le front, le dégageait, repoussait de part et d'autre les cheveux taillés court, en brosse ; des tempes, elle décollait deux oreilles curieusement pointues. Ce nez, il fallait l'asseoir sur une base solide, en faire saillir l'arête droite et longue. Mais attention ! La bouche un peu épaisse, un peu molle se cachait à demi sous le désordre de la moustache blonde, ce menton disparaissait dans la courte barbe en pointe. Voilà un silencieux Alain qui se laisse dévorer par ses pensées ! L'âge le marquait aussi par des flétrissures, il est vrai à peine perceptibles pour le moment : un réseau de rides se risquait vers la conque de l'oreille, un autre guettait l'œil. Mais Vicky y voyait quelque chose de fin et de délicieusement usé qui lui plaisait. Et l'on eût dit qu'elle

attendait de voir reparaître, sur ce visage qui n'était plus tout jeune, la lueur du regard, à la fois tendre et méditative, pour reprendre :

— Et comme ils vous ressemblent !

Alain esquissa un sourire où s'attardait quelque mélancolie. Il y eut un long silence. Puis, des clochettes tintèrent quelque part. Un souffle plus frais, accouru des hauteurs, passa sur le torrent. Alain vit la jeune femme grelotter et proposa de repartir.

Tous deux longèrent le bord de l'eau jusqu'à une scierie déserte qui embaumait d'une forte odeur résineuse. A présent, la route allait remonter jusqu'à Lonprieux.

— C'est bon de se réchauffer, dit Vicky. C'était même urgent.

Un peu au hasard, elle piquait maladroitement sa canne. Parfois, elle était obligée de s'y prendre à deux mains pour l'arracher du sol ou bien, y renonçant, la laissait échapper. Ce jeu l'amusait sans ralentir son allure. En même temps qu'à son pas fougueux, elle s'abandonnait à son besoin de toujours raconter, de toujours questionner, de toujours discuter. Voulait-elle faire l'oubli sur ses brèves confidences ? N'était-ce pas plutôt une sorte d'instinct de lutte qui venait d'être alerté ? A travers le flux de ses paroles, elle-même cherchait à reconnaître ce qui l'animait soudain. Elle n'y parvenait pas encore. C'était comme s'il y avait eu ces montagnes à déplacer d'un vigoureux coup d'épaule pour y chercher, sous des épaisseurs de neige, un enseveli vivant qui appelait au secours.

Elle avait fait demi-tour parce qu'Alain restait en arrière. Tout seul, loin de l'agitation des autres hommes, sur une planète où il n'y avait plus de place pour lui, s'avancait un promeneur silencieux, un peu voûté, étrangement las. Et, malgré elle, Vicky se dit : « Voici quelqu'un qui attend la mort ! » Elle en fut bouleversée. Ne fallait-il pas réveiller ce dormeur d'entre les tombes ? Par n'importe quel moyen ?

Comment pourrait-elle arriver jusqu'à lui pour le sortir de son isolement ? L'idée lui était bien venue de l'entretenir de ses brouillons de poèmes, mais elle craignait, à toucher des points trop sensibles, de le voir se rétracter, se durcir. Il fallait d'abord le détendre, le ramener à un optimisme plus humain. Pour elle, le rire n'était pas toujours un moyen de défense, mais un langage plus subtil et plus persuasif que les mots. De ceux-ci elle se servait, au hasard de l'inspiration, assurée que les propos en apparence les plus superficiels la mèneraient à son but.

Elle tâonnait, revenait à son voyage d'Angleterre, de Bruxelles, se passionnait.

— Demandez un peu à Van Gogh. Il ne dort pas, celui-là. Il se coupe une oreille pour en être sûr. La misère s'accroche à lui. La folie le guette. N'importe ! Il fonce. Jamais le monde n'a été plus excitant, la vie plus digne d'être vécue. Demandez-le à ses tournesols.

Alain lui répondit un peu brusquement qu'« on pouvait vivre sans ça ». Il voulait se soustraire à des reproches qu'il s'était, tant de fois, adressés, ne plus écouter tous ces noms d'artistes, d'écrivains. Pourquoi le harcelait-elle ainsi ? Parfois, un mot le touchait, un accent ! Puis, plus de contact ! Sa génération ! Elle gisait dans les pourrissoirs du front. Maintenant, trop d'âmes sulfureuses, trop de pirouettes, trop de prises de vues. La belle affaire ! D'ailleurs, à côté de tous ces jeunes tapageurs imprimés sur grand papier, les vieux tâcherons, qui n'avaient jamais démarré de leur table, continuaient à produire, aussi réguliers que la crue du Nil. Ça ne l'intéressait plus. Non, mille fois non. S'il avait pu vaincre l'indicible fatigue, on l'aurait rencontré, peut-être, où les mitrailleuses claquaient encore, dans les grands remous d'hommes qui s'obstinaient à croire à la libération de l'homme. De ça, ne parlons plus. Tirons sur nous ces murailles pour ne plus rien entendre. Trop déçu ! Il ne comprenait même plus ses enfants.

Vicky l'interrompait, déjà prête à la réplique. Que

disait la voix? Il ne retint que la dernière phrase :

— Vous n'avez pas le droit de renoncer.

De la main, il fit un geste évasif et désabusé.

— J'aime mes enfants, mais je ne les reconnais pas. Parfois, je cherche ce qu'ils peuvent avoir de commun avec moi. J'avais pensé qu'ils seraient ce que je n'ai pu être, l'expression de mes secrets désirs, de mes rêves, que je me retrouverais en eux, sans mes défaillances, mes insuffisances, qu'ils me renverraient mon image embellie et purifiée. Je sais, à présent, qu'il n'y a, pour eux, de réalité que le puissant et confus désir de s'affirmer. Ils me marquent de la déférence, et c'est déjà fort bien, mais, déjà, ils m'ont rangé parmi les ancêtres qui ont fait leur temps, qui doivent céder leur place. Dans ce monde incertain et toujours prêt à décevoir, ils ont d'absolues certitudes, eux. Leurs inquiétudes, disons plutôt leurs petits ennuis, ils sont les seuls à les avoir jamais éprouvés. Oh! ils sont bien d'accord avec vous sur le génie de la jeunesse et ce qui lui est dû. Alors, je les laisse mener le jeu. Je suis tout disposé à leur donner carte blanche. Qu'ils fassent l'apprentissage de la liberté! Mais, parfois, je préférerais être loin d'eux; j'éprouve une sorte de gêne en leur présence. Le monde — ce n'est pas trop du monde entier — gravite autour d'eux. Si je leur disais : « Je veux ma vie à moi, je suis las de cette charge sur les épaules, je n'ai plus tellement d'étapes sur ma route », ils me regarderaient avec étonnement.

Alain parlait maintenant avec véhémence comme si, enfin, il exprimait une pensée très ancienne, très profondément ancrée en lui, ou se délivrait d'une obsession :

— N'est-il pas naturel que je sois un bon père?

Son sourire, cette fois, avait quelque chose de sarcastique, aux coins de la bouche, que Vicky, surprise, ne connaissait pas.

— Vous êtes aveugle, Alain, répondit-elle. Croyez-moi, s'ils ne sont pas « vous » aujourd'hui, ils le deviendront.

Mais Alain secouait la tête. Puis, d'une voix âpre :

— Et Constance se range à leurs côtés. Je le sens bien. Elle me reproche de négliger mes relations et, au fond, de n'avoir pas fait plus brillante carrière, de n'avoir pas apporté plus d'aisance dans la maison. J'aurais dû mieux utiliser mon ruban rouge, devenir président de quelque association. On aurait été moins hanté par le souci des économies... Pourtant, lorsque je songe à l'orphelin que je fus, ballotté dès l'âge de neuf ans, entre qui sait combien de pensionnats, tous semblables, hélas ! dans leur aridité ! Vacances à la montagne ? Ah ! oui ! Et qui me les aurait offertes ? Tout au plus une ou deux semaines chez mes grands-parents qui tenaient un petit commerce de mercerie, au fond d'une cour obscure dans le XII^e (quelque chose dans le genre de la rue de Javel). Paris, sans doute. Mais le Paris du pauvre que vous ne pouvez pas connaître. Tenez, laissons cela, je sens que je deviens injuste.

— ... Ou plutôt neurasthénique ! Votre femme a raison. Et moi, je ne réussis guère à vous divertir. Beau résultat !

Vicky avait pris le ton de la plaisanterie.

— Je vous demande pardon, dit-il à mi-voix. En somme, dossier à classer.

Lorsqu'ils rentrèrent dans la cuisine, Constance tricotait toujours. Elle toussa.

— C'est singulier, dit-elle. Marcel n'a pas pu vous découvrir sur la route. Il a pourtant pédalé assez loin car il m'est revenu, le pauvre petit, tout en nage. Les enfants ont goûté. Excusez-les.

Elle apporta la théière sur la table où trois tasses attendaient.

Fernand LEPRETTE.

POÈMES.

PARTIS ET JAMAIS REVENUS.

Partis et jamais revenus!
Les Pêcheurs noirs, les beaux pêcheurs nus
Des rivages de Mozambique.
Un matin . . . sur la mer brillante des Tropiques.

Partis et jamais retournés!
Les enfants blonds, bruns et obstinés,
Voulant voir de plus près la vie.
Un matin . . . quand le vent soufflait plein de folie.

Partis et jamais plus revus!
Nos désirs fous, nos espoirs têtus,
Nos rêves jetés dans l'espace.
Un matin . . . quand le ciel n'était qu'amour et grâce.

Partis! A jamais disparus!
Les soleils d'or que nous avions vus,
Choisis pour réchauffer nos âmes.
Disparus, engloutis, mangés par les mers calmes.

Partis et jamais revenus!
Partis et pour toujours disparus!
Ces trésors, ces richesses lourdes.
C'est là le miracle étrange des lames sourdes . . .

PRINTEMPS.

*Jamais le printemps n'a été plus fou,
Jamais les roses plus légères,
Jamais plus ardente la lumière,
Et jamais plus dorés les longs chemins roux*

*Où des enfants blonds affamés d'espace,
Assoiffés de ciel et de jour,
Ouvrent tout grands des yeux de velours
Et penchant avec une indicible grâce*

*Leurs bras alourdis de gerbes de fleurs
Et leurs corps merveilleux que ploie
L'ivresse aux chaudes lèvres de soie
Ou la brise aux grands éventails de couleurs.*

*N'a jamais été plus douce la vie,
Et l'insecte plus affolé
De boire le miel, le suc, le lait
Des plantes vertes atteintes de folie.*

*Jamais les oiseaux n'ont volé plus haut,
Jamais il n'y eut tant de rondes,
De chansons, de courses vagabondes,
Et jamais le printemps n'a été plus beau*

*Que maintenant où l'ardeur est si forte,
Si jeune de folle beauté!
Et jamais nos âmes n'ont été
Plus mortes, plus irrémédiablement mortes.*

VENT.

*Le vent siffle là-haut sur le toit des maisons,
Siffle comme un vieillard disant des médisances ;
Je n'aime pas ce vent, il fane l'espérance,
Il détruit la beauté des soirs à l'horizon.*

*Le vent souffle plus fort encor dans le jardin,
Il arrache les fleurs, il déchire les plantes,
Il dessèche ; on croirait voir une main méchante
Traînant sur le sol noir un lourd balai de crin.*

*Écoutez donc ! Il s'est rapproché tout-à-coup,
Voudrait-il par hasard détruire aussi ma joie ?
Je déteste ce vent. On dirait qu'il aboie
Sous mes fenêtres comme une bande de loups.*

*Il est entré pourtant ; là, dans le corridor,
Il hurle étrangement, et j'ai la chair de poule,
Car il a bien la voix d'une chanteuse soûle
Basculant dans la nuit sous des lanternes d'or.*

*Vous ne l'entendrez plus ! — C'est en moi qu'il gémit
Maintenant, en moi. — Dieu ! Faut-il fuir ou se pendre
Pour essayer de ne plus voir, ne plus entendre
Ce vent qui gémit tel un troupeau de maudits.*

APRÈS.

*Quand on n'entendra plus le grondement puissant
Des canons enterrés dans la fange des plaines,
Quand le sol ne pourra plus absorber de sang,
Quand les oiseaux seront repus de chair humaine,*

*Se lèveront des gens au profil de corbeau
 Qui diront à mi-voix aux morts sans espérance :
 « Nous allons guérir vos pauvres corps en lambeaux,
 Mais il faut nous donner d'abord votre silence. »*

*Quand de tous les côtés, de par tous les chemins,
 Viendront des enfants nus aux bouches grelottantes
 Au corps noir et enflé ; quand nous mettrons nos mains
 Sur nos yeux pour ne plus voir la grande épouvante.*

*Se lèveront des gens au regard de renard
 Qui prêcheront la paix, l'ordre et l'obéissance,
 Qui diront : « Nous avons du pain pour les vieillards,
 Pour vous tous, mais donnez-nous votre confiance. »*

*Quand des groupes déments, aux gestes révoltés,
 Sous les portes viendront gronder comme des meutes
 De loups, et quand nous entendrons les cris épouvantés
 Annonçant la famine et les grandes émeutes,*

*Se lèveront des gens aux lèvres de serpent,
 Qui peut-être voudront parler d'intelligence,
 Qui diront : « Attendez ! donnez-nous donc le temps
 De bien examiner toutes vos exigences. »*

*Mais de l'horizon rouge encor baigné d'horreur,
 A l'heure où le soleil rend les ombres difformes,
 Sans bras, sans mains, sans yeux, sans lèvres et sans cœur
 Viendra, sans se presser, alors un être informe.*

*Atroce, hideux à voir. — Irrésistiblement
 Il viendra, malgré l'ombre et malgré les menaces.
 Il viendra lentement, lentement, lentement,
 Il viendra dire un mot, un seul mot puissant : « Place ! »*

Danielle RAFFRAY.

INTERMÈDE POÉTIQUE :

L'ÂME DE VERLAINE⁽¹⁾.

à un metteur en scène . . .
éventuel . . .

Avant le lever de rideau, quelques mots adressés au public en guise de prologue, par exemple ceci : « Nous allons éteindre les lumières. et interpréter quelques poèmes de Paul Verlaine », celui que ses amis appelaient « le pauvre Lélian », à l'âme douce et tendre.

Poète spontané, il avait une foi naïve qui lui permit de pleurer sans trop d'amertume sur la misère de sa vie, comme s'il était destiné à conserver dans la douleur sa fraîcheur de sensations, son besoin de caresses, la sincérité de ses repentirs.

Sa poésie, faite de mots très simples et toute en nuances musicales, résonne en nous comme un écho de ses remords et de ses tendresses. Son art poétique, il l'a formulé lui-même :

« Que ton vers soit la chose envolée
Qu'on sent qui fuit d'une âme en allée
Vers d'autres cieux. »

.....
« Rien de plus cher que la chanson grise
Où l'Indécis au Précis se joint. »
.....

(1) Aux amateurs d'anniversaires littéraires nous rappelons que Paul Verlaine est né à Metz, le 30 mars 1844.

« De la musique avant toute chose,
De la musique encore et toujours. »

.....
« Écoutez la chanson bien douce
Qui ne pleure que pour vous plaire ;
Elle est discrète, elle est légère,
Un frisson d'eau sur de la mousse. »

*
* *

Sur la scène et dans la salle, obscurité complète. Seule est allumée sur une table couverte de livres une lampe à abat-jour mauve, lilas ou vieux rose. Dans un vase bleu un grand bouquet de roses rouges. Le poète en costume de 1850, complet noir, chemise blanche à col mou et fermé, cravate brune très large, à gros nœud. Il est assis à sa table et semble rêver quand le rideau se lève, aux sons d'un prélude triste — piano et violon, ou violon seul.

Aucun accompagnement de musique pendant la récitation des poèmes ; la musique doit cesser aussitôt que le poète chante ses vers.

*
* *

SCÈNE PREMIÈRE.

D'une voix très douce au rythme lent.

Les sanglots longs
Des violons
de l'automne
Blessent mon cœur
D'une langueur
monotone.

Dix heures du soir sonnent à la vieille pendule, fixée contre le mur.

.....
 Tout suffocant
 et blême, quand
 Sonne l'heure,
 Je me souviens
 Des jours anciens
 Et je pleure.....

De la fenêtre ouverte, tombent une à une des feuilles jaunies.

.....
 Et je m'en vais
 Au vent mauvais
 Qui m'emporte
 Deça, delà,
 Pareil à la
 Feuille morte.

Quelques notes d'une intense mélancolie (piano, violon ou violoncelle).

Il pleure dans mon cœur
 Comme il pleut sur la ville.
 Quelle est cette langueur
 Qui pénètre mon cœur?
 Ô bruit doux de la pluie
 Par terre et sur les toits!
 Pour un cœur qui s'ennuie,
 Ô le chant de la pluie!

Reprise de quelques notes très tristes.

.....
 Il pleure sans raison
 Dans ce cœur qui s'écœure.....
 Quoi! nulle trahison?
 Ce deuil est sans raison?

C'est bien la pire peine
 De ne savoir pourquoi,
 Sans amour et sans haine,
 Mon cœur a tant de peine.....

Notes funèbres, au violoncelle si possible.

.....
 Un grand sommeil noir
 Tombe sur ma vie.
 Dormez, tout espoir.
 Dormez, toute envie.
 Je ne vois plus rien ;
 Je perds la mémoire
 Du mal et du bien.
 Oh ! la triste histoire !

 Je suis un berceau
 Qu'une main balance
 Au creux d'un caveau.

Silence ! Silence !

(Rideau) (1).

*
 * *

SCÈNE DEUXIÈME.

Le poète toujours assis à sa table semble somnoler. Long silence rompu par la pendule qui sonne cinq heures du matin. Le poète très las se lève et s'approche lentement de la fenêtre. Pâleur de l'aube. Notes d'espoir, au piano seul.

(1) Rideau de soie très légère, de même nuance que celui de l'abat-jour. On n'emploiera le rideau du théâtre qu'au début et à la fin de l'intermède.

Le ciel est par-dessus le toit,
 Si bleu, si calme.
 Un arbre par-dessus le toit
 Berce sa palme.

La cloche dans le ciel qu'on voit
 Doucement tinte.
 Un oiseau sur l'arbre qu'on voit
 Chante sa plainte.

Mon Dieu ! Mon Dieu. La vie est là
 Simple et tranquille.
 Cette paisible rumeur là
 Vient de la ville.

.....
 Qu'as-tu fait, ô toi que voilà
 Pleurant sans cesse ?
 Dis, qu'as-tu fait, toi que voilà
 De ta jeunesse ?

Lumière douce. Le poète s'assied dans un fauteuil gris ou vieux rose, près de la fenêtre, et continue à contempler le paysage. Au piano, musique très douce.

La lune blanche
 Luit dans les bois ;
 De chaque branche
 Part une voix,
 Sous la ramée,
 Ô bien aimée.

.....
 L'étang reflète,
 Profond miroir,
 La silhouette
 Du saule noir
 Où le vent pleure. . . .

.....
 Révons, c'est l'heure.

Un vaste et tendre
 Apaisement
 Semble descendre
 Du firmament
 Que l'astre irise...

.....
 C'est l'heure exquise.

*Au piano, un seul couplet d'une vieille chanson de France.
 Le poète prend deux roses dans le vase qui est sur la table.*

Le piano que baise une main frêle
 Luit dans le soir rose et gris, vaguement,
 Tandis qu'avec un très léger bruit d'aile,
 Un air bien vieux, bien faible et bien charmant
 Rôde discret, épeuré quasiment,
 Par le boudoir longtemps parfumé d'Elle.....

.....
 Qu'est-ce que c'est que ce berceau soudain
 Qui lentement dorlote mon pauvre être?
 Que voudrais-tu de moi, doux chant badin?
 Qu'as-tu voulu, fin refrain incertain,
 Qui vas tantôt mourir vers la fenêtre,
 Ouverte un peu sur le petit jardin.

(Rideau.)

*
 * *

SCÈNE TROISIÈME.

Au piano, la musique s'égrène plus sereine. Lumière plus vive. Le poète revient heureux de son jardin et se rassied près de la fenêtre.

Ayant poussé la porte étroite qui chancelle,
 Je me suis promené dans le petit jardin
 Qu'éclairait doucement le soleil du matin
 Pailletant chaque fleur d'une humide étincelle.
 Rien n'a changé. J'ai tout revu : l'humble tonnelle
 De vigne folle avec les chaises de rotin.

Le jet d'eau fait toujours son murmure argentin
 Et le vieux tremble sa plainte éternelle.
 Les roses comme avant palpitent ; comme avant
 Les grands lis orgueilleux se balancent au vent ;
 Chaque alouette qui va et vient m'est connue.
 Même, j'ai retrouvé debout la Velléda
 Dont le plâtre s'écaille au bout de l'avenue,
 Grêle, parmi l'odeur du réséda.

.....

Au piano, musique gaie et discrète. Lumière plus vive.

Avant que tu ne t'en ailles,
 Pâle étoile du matin,
 Mille cailles chantent, chantent
 Dans le thym.

.....

Tourne devers le poète
 Dont les yeux sont pleins d'amour,
 — L'alouette
 Monte au ciel avec le jour —
 Tourne ton regard que noie
 L'aurore dans son azur.
 Quelle joie
 Parmi les champs de blé mûr !
 Puis fais luire ma pensée,
 Là-bas, bien loin, ô bien loin...
 La rosée
 Gaiement brille sur le foin.

Au piano, quelques notes de musique très fine et légère.

.....
 Dans le doux rêve où s'agite
 Ma mie endormie encore,
 Vite, vite,
 Car voici le soleil d'or.

(*Rideau.*)

*
* *

SCÈNE QUATRIÈME.

Musique de joie suprême par un quatuor à cordes, avec piano. Au lever du rideau, sonnerie de midi (douze coups) à la vieille pendule. Lumière très vive. Le poète se lève et d'un geste large prend dans ses mains toutes les roses du vase, dont il hume le parfum. Il reste debout en regardant la fenêtre.

C'est la fête du blé, c'est la fête du pain
Aux chers lieux d'autrefois revus après ces choses.
Tout bruit, la nature et l'homme, dans un bain
De lumière si blanc que les ombres sont roses.
L'or des pailles s'effondre au vol siffleur des faux
Dont l'éclair plonge et va luire et se réverbère.
La plaine tout au loin couverte de travaux
Change de face à chaque instant, gaie ou sévère.
Tout halète, tout n'est qu'effort et mouvement
Sous le soleil tranquille auteur des moissons mûres
Et qui travaille encore imperturbablement
A gonfler, à sucrer là-bas les grappes sûres.

Lumière éclatante. Musique triomphante. Le poète, les roses à la main, invoque le soleil.

Travaille, vieux soleil, pour le pain et le vin.
Nourris l'homme du lait de la terre et lui donne
L'honnête verre où rit un peu d'oubli divin.
Moissonneurs, vendangeurs, là-bas votre heure est
[bonne!

Quelques notes encore, triomphales, pendant que le poète s'en va radieux et que, très lentement, on abaisse le rideau du théâtre.

arrangé et adapté par
Jean DUPERTUIS.

LA CHUTE D'EL-ARICH

(Décembre 1799).

(SUITE.)

JOURNAL HISTORIQUE

des événements qui se sont passés au fort d'el-Arich,
depuis le premier vendémiaire an VIII (23 septembre 1799)
jusqu'au 8 nivôse
de la même année (29 décembre 1799),
époque à laquelle il est tombé au pouvoir des Turcs,

Suivi de quelques détails sur la captivité de la garnison
jusqu'à sa rentrée au Caire et terminé par le précis des juge-
ments du conseil de guerre de la première division de l'armée
en faveur du commandant et contre les auteurs de l'insurrec-
tion qui éclata dans ce fort les 4 et 8 nivôse an VIII (25 et
29 décembre 1799).

Pluviôse an XIII (février 1805).

Le 1^{er} fructidor an VII (18 août 1799), je reçus l'ordre de me rendre à el-Arich. Je partis du Caire le 6 (23 août), arrivai à Salahieh le 9 (26 août) et attendis dans cette place une occasion pour me rendre à Katieh (1).

(1) M. Thousard, chef de bataillon du génie, dirigeait les travaux de Salahieh. Pressé de terminer les parties extérieures de l'enceinte avant l'époque de l'inondation du Nil, il me chargea de suivre le travail d'une des lunettes.

Les matériaux employés alors pour les revêtements des ouvrages étaient d'une mauvaise qualité. Ils consistaient en briques crues, séchées au soleil et fabriquées avec la terre du pays. Cette terre dont le fond est un sable pur a reçu un mélange d'argile déposé par les inondations successives, et se trouve susceptible d'être moulée en forme de brique. La quantité d'argile qui entre dans la composition de ces briques peut être du quart du volume. Elles sèchent assez promptement et ne se fendent presque jamais : mises dans l'eau elles s'affaissent et se déforment entièrement.

Les revêtements des ouvrages de Salahieh se trouvaient dans la circonstance la moins favorable, puisqu'ils devaient être baignés par les eaux, mais dans un pays où il n'y avait pas d'autres matériaux, et où il était pressant de se faire une enceinte, on ne servait de ce qui se trouvait sous la main. L'expérience apprit bientôt qu'on ne pouvait tirer qu'un très faible parti de ces briques si spongieuses et si friables pour la partie basse des revêtements. On s'aperçut aussi qu'on ne pouvait les employer dans les magasins qui doivent être préservés de l'humidité. On s'occupa alors à réunir une grande quantité de briques cuites : le lac Menzalé et le canal Moës présentèrent des communications aussi promptes que faciles. Pendant la durée de l'inondation les barques du lac Menzalé et celles qui descendent le canal de Moës peuvent arriver jusqu'à Salahieh et même pendant toute l'année. Les premières peuvent remonter le canal jusqu'à la digue Douhar-Sétamé, d'où le trajet par terre est ensuite peu considérable. Le sol de Salahieh est peu solide, et il serait imprudent d'y construire sans assurer sa fondation sur de bons pilotis. Un grillage serait peut-être insuffisant parce que les veines de ce terrain sont inégalement mélangées de sable et d'argile et qu'il en pourrait résulter des affaissements partiels. C'est un effet de cette nature qui a entraîné la chute d'une partie de la mosquée et fait pencher d'une manière très sensible le minaret qui est à l'un de ses angles (*Note de l'auteur*).

Le 1^{er} vendémiaire an VIII (23 septembre), je partis de Salahieh avec un bataillon de la 9^e demi-brigade d'infanterie de ligne qui allait relever la garnison de Katieh. J'emmenai avec moi 60 prisonniers turcs pour être employés aux travaux d'el-Arich.

On passa la nuit dans un petit bois de palmiers, le seul qui se trouve sur la route. Les puits avaient été comblés par les Arabes et on n'y trouva point d'eau. Le lendemain on arriva à Katieh à midi. Je rejoignis là un de mes camarades, M. Piquet, officier du génie, qui avait également un ordre de service pour el-Arich et qui attendait depuis plusieurs jours une occasion pour s'y rendre. Nous profitâmes du départ d'un bataillon de la 22^e demi-brigade d'infanterie légère qui de Katieh était envoyé en garnison à el-Arich. Nous partîmes le 4 vendémiaire (25 septembre) et arrivâmes le 6 (28 septembre) à 8 heures du matin.

Le fort d'el-Arich est éloigné de la mer d'environ 4 kilomètres. Il est bâti sur une colline dominée vers le sud à portée de canon par plusieurs montagnes de sable. Il consiste en quatre murailles non terrassées, de 80 mètres chacune, disposées à angle droit, flanquées de quatre petites tours octogones qui occupent les angles. L'épaisseur moyenne des murailles est de 2 à 4 mètres et celle des tours de 3 mètres ; les murailles et les tours sont de pierre et d'une bonne maçonnerie.

Lorsque l'armée française commandée par le général Bonaparte s'empara de ce fort, plusieurs parties de l'enceinte et notamment le sommet étaient en mauvais état, et le devant était masqué par un village. On s'était d'abord occupé à le mettre dans un état provisoire de défense. Les murailles et les tours avaient été réparées et défilées des hauteurs voisines. Un parapet de maçonnerie de cinq décimètres seulement d'épaisseur sur 15 de hauteur, avait été établi autour des remparts, et un parapet semblable, mais de huit décimètres

d'épaisseur sur 2 mètres de hauteur, couvrait le terre-plein des tours où l'on avait placé l'artillerie. Ces parapets étaient percés de plusieurs embrasures dont la directrice passait par le milieu de chacune des faces. Les maisons de l'intérieur avaient été renversées à l'exception d'une petite mosquée qui servait de magasin de vivres, d'une maison employée pour l'hôpital, d'une autre où était établie la munitionnaire et de deux autres pour les magasins de l'artillerie et du génie. Les réduits voûtés des deux tours avaient été déblayés et servaient de magasins à poudre. A l'extérieur toutes les maisons avaient été détruites ; une petite lunette en briques crues avait été construite en avant de la porte du fort pour le couvrir des vues du dehors, et deux petites traverses en protégeaient la communication. Un fossé avec contrescarpe revêtu en pierres sèches enveloppait la lunette et se prolongeait vers la droite jusque devant la tour voisine. En exécution du projet de communication arrêté pour ce fort, on avait creusé la fondation du bastion D à gauche de la porte (1) et on en posait les premières pierres (2). La garnison, composée d'environ 500 hommes, ne pouvant être placée dans

(1) Les matériaux qu'on employait à el-Arich, pour la construction, consistaient en pierres et en briques crues. Les pierres dont il n'existe pas de carrière dans les environs, se retiraient des ruines des maisons. Elles paraissent avoir été transportées à dos de chameaux, car les plus grosses n'excèdent pas le poids de 100 kilogrammes. Les briques crues se fabriquaient sur les lieux ; la terre qui servait à leur fabrication est une argile jaunâtre mélangée à une portion de sable. On la pétrissait avec de la paille hachée, et on la moulait dans les formes. Ces briques prenaient en séchant une assez grande dureté ; elles se ramolissaient à l'eau sans changer de forme et pouvaient supporter une forte pression.

On se servait pour mortier de la pâte dont les briques étaient formées. (*Note de l'auteur.*)

(2) Je publie le manuscrit intégralement, en signalant qu'il n'est accompagné d'aucune carte.

le fort, à cause des racines et des décombres dont il était rempli, était campée sous les murs du côté de l'est. Le camp était composé de deux lignes de baraques faites avec des troncs et des branches de palmiers.

Il arrivait tous les dix jours de Katieh une caravane qui apportait les vivres et autres objets nécessaires, et on avait en magasin des provisions de siège auxquelles on ne devait toucher que dans des cas urgents (1).

Un très bon puits dans le fort et plusieurs autres dans les environs fournissaient de l'eau en abondance.

Tel était l'état du fort d'el-Arich à l'époque du 6 vendémiaire an VIII (28 septembre). Il restait à construire 4 bastions, à creuser les fossés, établir les contrescarpes et former les glacis. Il fallait remplacer les parapets provisoires par d'autres plus solides et plus épais, déblayer l'intérieur et construire les établissements nécessaires à la garnison. Considéré par rapport aux événements militaires, ce fort qui était le poste avancé de l'armée française, était menacé d'une attaque prochaine ; on savait par des renseignements certains que l'armée turque, commandée par le grand visir, était campée sous les murs de Damas.

El-Arich, privé d'habitants, n'offrait aucune ressource en ouvriers ; nous n'avions à notre disposition que quatre compagnies de sapeurs, quatre mineurs et 60 prisonniers turcs ; quelques soldats de la garnison travaillaient de bonne volonté et recevaient une rétribution qui leur était exactement payée. Six maçons qui se rencontrèrent dans le nombre, ne pouvaient mener de front le travail de deux bastions, et comme le bastion B fut jugé plus important pour la défense, le bas-

(1) Sur la route d'el-Arich à Katieh, voir la reconnaissance effectuée par le chef de brigade Lazowski (SKALKOWSKI, p. 261-263).

tion D fut suspendu au niveau du fond du fossé, et le premier fut commencé le 11 vendémiaire (3 octobre).

Sur la droite d'el-Arich et vers un petit bois de palmiers qu'on remarque vers la mer, est l'embouchure d'un torrent, dont le lit se dirigeant vers le sud, paraît une origine fort éloignée, ou des branches très multipliées si l'on en juge par le volume des eaux qu'il roule par intervalles. Le 15 vendémiaire (7 octobre), ce torrent se gonfla tout à coup et son lit se remplit à la hauteur de 15 ou 16 décimètres d'une eau jaunâtre qui était emportée vers la mer avec une grande rapidité; il coula quatre jours de suite avec très peu de changement et cessa pour ainsi dire aussi promptement qu'il avait commencé; on ne s'aperçut point des pluies qui occasionnèrent ce phénomène et c'est la seule fois qu'il a été remarqué pendant l'occupation d'el-Arich par les Français (1).

Le 16 (8 octobre), un petit bâtiment turc s'approcha beaucoup de la côte par le travers des palmiers, et prit connaissance du mouillage. Avant de reprendre le large, il tira du côté du fort plusieurs coups de canon.

M. Geoffroy (2), chef de bataillon du génie et commandant

(1) « M. Bouchard, capitaine du génie, qui a séjourné longtemps au fort d'el-Arych, et qui a fait plusieurs reconnaissances importantes dans les environs, a bien voulu nous les communiquer; il a reconnu le lit du torrent d'el-Arych, connu des anciens sous le nom de *Torrents Egypti*, sur une longueur de plus de 50 kilomètres depuis le fort jusqu'aux sources ou réservoir de Gayân. Ce dernier point, qui est bien connu, se trouve sur la route de Gaza au mont Sinâi.

« Ce torrent d'el-Arych prend naissance dans les montagnes situées au nord de l'Arabie Pétrée. M. Bouchard, pendant son séjour à el-Arych, l'a vu déborder: le débordement ne dure ordinairement que vingt-quatre heures. Nous en avons remarqué les traces en levant son cours, depuis le fort jusqu'à la mer; elles présentent une largeur de plus de 60 mètres sur une hauteur réduite d'un mètre. » (*Description*, XVII, p. 368-369.)

(2) Geoffroy était capitaine du génie au début de la campagne

du fort, fut remplacé dans son double commandement par le chef de bataillon du génie Cazals, le 21 du même mois (12 octobre). Ce dernier était escorté par un détachement de 25 dromadaires (1), qui fit partie de la garnison. Après avoir réglé ses divers services, M. Cazals dirigea ses vues vers le pays qui nous environnait. Jusqu'alors il n'avait été fait aucune reconnaissance; on craignait de s'éloigner à portée de canon du fort et quelques accidents, arrivés pour ainsi dire sous les murs, semblaient justifier ces craintes. Les dromadaires furent uniquement réservés à ce genre de service, et chaque jour la moitié du détachement y était employée.

Le 1^{er} brumaire (23 octobre), on fit une reconnaissance avec les dromadaires et la compagnie de carabiniers de la 22^e demi-brigade d'infanterie légère. M. Cazals la commandait et je l'accompagnai. Son but était de vérifier plusieurs rapports des dromadaires et de voir par lui-même une partie des environs. Nous partîmes à deux heures du matin et suivîmes vers le sud le lit du torrent. Nous nous arrêtàmes à la pointe du jour à l'entrée d'une vaste plaine qui se termine aux montagnes de l'Arabie Pétrée. Au lever du soleil, nous observâmes du haut des sables la direction du torrent qui, dans cet endroit, commence à être profondément encaissé

et affecté à la division Reynier. Il fut chargé des travaux de fortification de Salihieh. Nous savons, d'après une lettre de son frère, le naturaliste Geoffroy Saint-Hilaire, qu'il fut promu chef de bataillon le 4 brumaire an VII (25 octobre 1798). Il commandait la province de Charkieh en mars 1799. Il fut ensuite désigné pour commander la place d'el-Arich vers la mi-juin. En mars 1800, il avait un commandement dans la région de Damiette, et plus tard, il fut directeur du parc du génie (De la JONQUIÈRE, II, p. 17, 532; GEOFFROY-SAINT-HILAIRE, p. 114, 123, 125, 195, 199; SKALKOWSKI, p. 367-368, 370; *Histoire scientifique*, V, p. 115; et voir son portrait planche à p. 114).

(2) Le corps des dromadaires fut créé le 20 nivôse an VII, 10 janvier 1799 (De la JONQUIÈRE, IV, p. 74; KELLER, p. 204).

et couvert sur ses bords de tamalies (*sic*) fort épais. Nous remarquâmes deux branches, dont l'une venait du sud et l'autre du sud-ouest, et la première nous parut la branche principale. Aucun être vivant n'animait ce vaste et triste désert.

Nous visitâmes ensuite vers l'est les montagnes de sable qui bordent la vallée d'el-Arich : nous reconnûmes dans leurs gorges plusieurs chemins très frayés ; nous découvrîmes même de petits magasins de paille hachée, cachés dans le sable et disposés pour la nourriture des chameaux et des caravanes, mais nous ne vîmes de ce côté ni Arabes ni chameaux. Nous traversâmes la vallée et, dirigeant notre marche vers l'ouest, nous suivîmes entre deux montagnes de sable, un chemin qui paraissait très fréquenté par les habitants du pays. Il était midi, et depuis deux heures nous suivions ce chemin sans avoir rien aperçu ; nous changeâmes alors de route et prîmes une direction perpendiculaire aux arêtes des sables. Nous marchions alors vers la mer, car il nous fut aisé de remarquer que les arêtes principales de ces montagnes sont toutes sensiblement parallèles entre elles et au rivage.

Après une heure de marche très pénible, les dromadaires aperçurent quelques chameaux dans une gorge ; deux Arabes qui les conduisaient prirent aussitôt la fuite, mais dans un instant les Arabes et les chameaux furent arrêtés. Ceux-ci étaient chargés de sel, et les premiers étaient armés de fusils à mèche. Un de nos prisonniers avait été blessé à la main. Il nous fit entendre qu'il voulait aller à un puits peu éloigné pour laver sa blessure et ajouta que deux de ses camarades étaient allés chercher de l'eau à ce puits. Nous le fîmes marcher devant nous, et bientôt nous aperçûmes les deux Arabes qui, nous ayant reconnus, cherchèrent à nous échapper. L'un d'eux parvint à se soustraire à nos recherches. Guidés par ces Arabes, nous arrivâmes dans un vallon étroit couvert de verdure. Un puits peu profond, revêtu en maçonnerie de bonne construction et bien entretenue, conservait

la fraîcheur de ses eaux légèrement saumâtres, sous l'ombrage de touffes d'arbrisseaux qui l'entouraient. Un seau suspendu à une corde et placé sur ses bords pour l'usage des voyageurs, nous indiquait que ce puits se trouvait sur un des passages fréquentés par les Arabes qui font le commerce du sel. Nous fîmes plusieurs questions à nos trois prisonniers pour savoir s'il existait d'autres puits dans les environs, mais nous ne pûmes rien leur arracher à ce sujet. On fit halte en cet endroit pour prendre quelque nourriture et on se remit en route en se dirigeant vers la mer. Après une demi-heure, on descendit dans un vallon qui parut d'autant plus agréable que ses alentours présentaient le tableau le plus triste et le plus aride. Un petit bois de palmiers, beaucoup d'arbustes, quelques portions de terres cultivées, mais depuis peu abandonnées, une épaisse verdure d'une fraîcheur délicieuse, contrastaient singulièrement avec les montagnes de sables brûlants qui l'enveloppaient partout. On y reconnaissait les traces du séjour des troupeaux et on y remarqua l'emplacement d'un grand nombre de tentes qui nous indiqua que ce vallon solitaire avait été habité par une tribu que notre voisinage avait inquiétée. On y trouva également un puits plus grand que le précédent, construit de la même manière et rempli d'une eau plus agréable à boire. Nous n'étions pas alors fort éloignés du rivage; en quittant ce vallon, nous reconnûmes les sables qui s'élèvent au-dessus du puits de Massoudia et nous y arrivâmes en trois quarts d'heure; de là nous nous rendîmes à el-Arich.

Cette reconnaissance présentait plusieurs points importants. Le premier était la connaissance de deux puits jusqu'alors ignorés, placés à deux kilomètres à peu près l'un de l'autre, sur une ligne perpendiculaire à la côte passant par le puits de Massoudia (1). Le second était la connaissance

(1) Ces montagnes de sable peuvent être comparées, par

de plusieurs chemins fréquentés par les Arabes qui font le commerce du sel. Le troisième était d'avoir cinq chameaux

rapport à leur disposition, aux sillons d'une terre labourée. Leurs arêtes sont toutes sensiblement parallèles et leur direction commune à peu près de l'est à l'ouest. Les versants de chaque chaîne diffèrent entre eux d'une manière très remarquable. Celui qui regarde le nord a une pente roide généralement plus forte qu'on ne pourrait la supposer à des sables mouvants ; celui du sud, au contraire, a une pente douce qui se prolonge assez uniformément. Cette disposition, qui ne varie dans l'ensemble que d'une manière lente et par le concours de causes extraordinaires, paraît être le résultat de l'action combinée de la brise du large et de la brise de terre qui, dans ce pays, se succèdent assez régulièrement. Voici comment je le conçois :

Je suppose des sables uniformément répandus sur une plaine. La brise du large soufflant du nord-est au nord-ouest les soulève et les amoncelle. Ces monceaux une fois formés sont autant de noyaux que viennent grossir les sables qui sont poussés dans la même direction. A mesure qu'ils s'élèvent, la brise a peu d'action sur eux. Elle écarte continuellement leur sommet et étend les sables en arrière. Les sables qui sont sur le devant, ne pouvant suivre la direction du mouvement qui leur est commun, à cause de la masse qui s'oppose à leur passage, sont poussés vers l'est et vers l'ouest. Le monceau primitif s'étend et commence ainsi une chaîne qui se prolonge continuellement. Tel est, je pense, l'effet de la brise du large, elle amoncelle les sables, les dispose en chaînes, érète leurs sommets, les étend vers le sud, tandis qu'elle roidit leurs versants au nord en les déplaçant sans cesse et les poussant vers l'est ou vers l'ouest. Il faut remarquer que cette brise soufflant du nord-ouest, avec plus de violence, pousse les sables principalement vers l'est. La brise de terre, plus forte que la brise du large, souffle du sud-est au sud-ouest, elle agit sur les versants du sud et sur les sommets. Elle rapporte à ces sommets les sables que la brise du large en avait détachés. Elle forme les arêtes des chaînes et rejette vers le nord une partie de ces sables qui assurent de ce côté leur pente naturelle. La variabilité des vents, les changements de direction et les obstacles naturels ou artificiels que les sables peuvent rencontrer sont autant de causes qui modifient le principe de cette disposition. Les cônes de sables que l'on remarque de distance en distance le long de la vallée d'el-Arich et la forme que les chaînes de montagnes affectent sur les bords de cette même vallée sont évidem-

en bon état pour les travaux du fort et un approvisionnement de sel pour la garnison. Le quatrième enfin était d'avoir la disposition des sables qui nous environnaient (1).

Il ne fut pas possible de rien apprendre de nos Arabes, ni sur le lieu où ils se rendaient, ni sur la tribu à laquelle ils appartenaient. Ces hommes sourds aux promesses, insensibles aux menaces, font rarement des déclarations qui pourraient nuire à leur parti. L'un d'eux s'échappa du fort en se jetant par les latrines.

Pendant les travaux du fort se poussaient avec toute l'activité que comportaient nos moyens. La construction du bastion B avançait, on creusait des fossés à l'est et au sud ; on déblayait l'intérieur du fort et on préparait des blindages pour le logement de la garnison. Ces blindages étaient construits avec des palmiers de six mètres de longueur et de trois à quatre décimètres d'épaisseur, dressés sur deux faces opposées, et adossés aux murailles. On coupait ces palmiers sur le bord de la mer et on les amenait au fort sur des prolonges d'artillerie attelées de chameaux. Le 14 brumaire (5 novembre), les ouvriers employés à ce travail prirent un chameau qui leur semblait abandonné.

On savait depuis quelque temps que l'armée du Grand Vizir et les mamelouks d'Ibrahim Bey manquaient de subsistances et que de nombreuses caravanes partant de Syrie avec des marchandises s'introduisaient furtivement en Égypte

ment le résultat de la triple action des deux brises dont j'ai parlé plus haut et du courant d'air particulier qui suit la direction du torrent. (*Note de l'auteur.*)

(1) Le puits de Massoudia est souvent cité dans les Mémoires du temps (MALUS, p. 117 ; DOGUEREAU, p. 147 ; THIBAudeau, II, p. 152 ; MIOT, p. 116 ; De la JONQUIÈRE, IV, p. 159, 163-165, 171, 183-184 ; GUITRY, p. 116 ; RYME, p. 98-99 ; *Histoire scientifique*, V, p. 471 ; *Description de l'Égypte*, XVI, p. 209 ; GALLAND, II, p. 142).

et chargeaient en retour du blé et du riz pour alimenter nos ennemis. Le général en chef par son ordre du ... brumaire (1), venait d'empêcher sous peine de mort toute espèce d'exportation et abandonnait aux troupes la valeur des prises. Il devenait important pour l'armée de s'opposer au passage de ces caravanes, et aucun poste n'était placé plus avantageusement que celui d'el-Arich pour cette opération. La route pratiquée par elles était supposée passer à peu de distance dans la vaste plaine que nous avons observée précédemment. Le commandant Cazals résolut d'y faire une reconnaissance et se proposa de pénétrer jusqu'aux montagnes de l'Arabie Pétrée, connues dans le pays sous le nom de Djebel Halile.

On partit le 21 brumaire (12 novembre); 50 hommes de la 22^e demi-brigade d'infanterie légère, 30 sapeurs et 20 dromadaires commandés par le chef de bataillon Cazals composaient le détachement dont je faisais également partie. On emportait des vivres et de l'eau pour deux jours. On suivit la droite du torrent jusqu'à l'entrée de la plaine; en cet endroit la branche principale se dirige au sud-est; nous passâmes sur la gauche et continuâmes la marche en nous éloignant peu de ses bords.

On avait à peine fait deux kilomètres sur cette rive, qu'on aperçut quelques chameaux au sud-ouest. Un Arabe monté sur un de ces animaux les chassait vivement devant lui. Quelques dromadaires furent envoyés à la poursuite de ce dernier qui abandonna sa monture et parvint à leur échapper; ils prirent les chameaux et les ramenèrent au détachement.

Dans le même temps on reconnut au sud-est et sur les bords du torrent à un kilomètre de distance, un troupeau

(1) Vers la mi-brumaire, dit l'*Histoire scientifique*, dont je cite le texte plus loin (voir ROUSSEAU, p. 80).

très nombreux de chameaux qui paissaient dans la plaine. Plusieurs Arabes montés sur des dromadaires et sur des chevaux s'empresaient de les réunir.

On soupçonna d'abord qu'il y avait près de là un camp arabe. Le détachement se porta de ce côté rapidement et en bon ordre. Les pasteurs prirent la fuite, emmenant avec eux la plus grande partie de leur troupeau et nous abandonnant les chameaux qu'ils n'avaient pas pu réunir. De notre côté, nous eûmes beaucoup de peine à les rassembler, et sans le secours de nos dromadaires, il n'aurait jamais été possible de les conduire au fort. Notre habillement leur donnait tellement d'inquiétude qu'il fallait se tenir derrière eux, pour ne pas les effrayer; il y en avait en tout 160.

On fut de retour au coucher du soleil. Malgré toutes les précautions, on ne put faire entrer notre prise dans les murs, et on fut obligé de la garder pendant la nuit. Le lendemain on vint à bout de les renfermer à l'aide des dromadaires et des chameaux qui étaient dans le fort.

Ce troupeau ne tarda pas à être embarrassant par la difficulté de lui procurer de la nourriture. Nous avions fort peu de paille hachée et les dromadaires allaient eux-mêmes couper dans les terres labourées du vieux chaume pour leur chameaux. La crainte de les perdre empêchait de les faire paître au dehors. On essaya de leur donner des tiges de tamalises et ils en mangèrent faute de mieux.

Le 30 brumaire (21 novembre), le général Sanson (1),

(1) Le général Sanson, qui avait fait partie de l'armée d'Italie fut chargé de la responsabilité de diverses fortifications en Égypte, notamment à Belbeis, Salihieh, Katieh. Il fit la campagne de Syrie et fut blessé à Saint-Jean d'Acree. Il devint commandant général du génie (De la JONQUIÈRE, I, p. 48; III, p. 181, 472, 476, 496; IV, p. 43, 44, 46, 48, 121, 130, 155-157, 164, 256, 320; *Correspondance*, V, p. 157; KELLER, p. 240; RYME, p. 114; MIOT, p. 152; LARREY, *Relation*, p. 114).

commandant l'armée du génie et le chef de brigade du génie Bertrand, arrivé à el-Arich avec un bataillon de la 9^e demi-brigade d'infanterie de ligne, qui venait relever celui de la 22^e demi-brigade légère. Une caravane de chameaux, chargée de munitions de guerre et de subsistances, arriva en même temps sous la protection de cette troupe.

L'objet du voyage du général Sanson était de s'assurer par lui-même de l'état de nos travaux. L'armée du Grand Visir, qu'on savait alors campée à Jaffa, faisait pressentir une attaque prochaine. Le général ordonna les dispositions que les circonstances rendaient le plus urgentes. En conséquence de ses ordres, les travaux du bastion B devaient être continués avec la plus grande partie de nos moyens, les traverses qui couvraient la communication du fort à la lunette devaient être exhaussés et crénelés, et les blindages promptement disposés pour recevoir la garnison dans le cas où elle serait forcée de se retirer dans le fort.

Le général Sanson et le chef de brigade Bertrand repartirent le même jour avec le bataillon qui venait d'être relevé. Les Arabes de Katieh, conducteurs de la caravane, se chargèrent d'emmener les chameaux capturés, sous la surveillance des troupes.

La prise de ces chameaux nous avait précédemment détournés de l'objet de la reconnaissance qu'on s'était proposé. Le 5 frimaire (26 novembre), le commandant Cazals et moi partîmes de nouveau avec un détachement composé de la compagnie des grenadiers de la 9^e, d'une compagnie de sapeurs et de 20 dromadaires. Nous remarquâmes à peu de distance du fort les pas tout frais d'un cheval qui avait traversé le lit du torrent, et nous soupçonnâmes que les Arabes épiaient nos mouvements. A l'entrée de la plaine, on passa sur la rive gauche de la branche qui vient du sud-est et on s'écarta peu de sa direction jusqu'à 3 heures de l'après-midi. Nous aperçûmes sur notre droite quelques chameaux et un

pasteur que les dromadaires atteignirent et nous amenèrent.

Cet Arabe avait l'air très misérable. Des lambeaux de toile grossière pour turban ; une chemise de toile grise, une peau de mouton et de mauvaises sandales composaient tout son habillement. Il répondit en tremblant à la plupart des questions qu'on lui adressa et promit de nous conduire à la tribu qui fournissait les chameaux pour la caravane. Nous nous abandonnâmes à la conduite de notre prisonnier. Il s'éloigna d'abord du torrent et nous fit marcher le reste du jour et la plus grande partie de la nuit au travers de montagnes de sable dont on pouvait à peine se retirer. La nuit était très obscure et cette circonstance, jointe à l'incertitude de la route que nous tenions, exigeait le plus grand ordre dans notre marche. Les dromadaires éprouvant des difficultés à conduire les chameaux qu'ils avaient pris, se virent forcés de les abandonner. Nous errions ainsi dans cet affreux désert à la merci de notre guide, sur la sincérité duquel nous étions fort peu rassurés. Les troupes extrêmement fatiguées demandaient sans cesse à se reposer. Enfin à trois heures du matin, on fit halte pour attendre le jour. Le détachement fut disposé en bataillon carré, dont le centre fut occupé par les chameaux chargés des provisions et des dromadaires. On fit, du reste, bonne garde. Notre Arabe se fit un peu à l'écart un trou dans le sable et se dépouillant de sa peau de mouton et de sa chemise, il plaça la première dans le trou, se coucha dessus, et se recouvrit de sa chemise. On veilla à ce qu'il ne pût s'échapper.

La brise était fraîche et le froid très vif pour cette contrée. On était dans les premières chaînes des montagnes Halile. Ces montagnes qui s'élèvent en amphithéâtre du nord au sud, ont à peu près la même disposition que celles qui avoisinent el-Arich.

Les premiers rayons du jour déroulèrent devant nous un immense désert, dans lequel les collines et les vallons dont

il était sillonné s'aplanissaient sous nos yeux. Un silence profond régnait dans cette triste solitude, la vue s'égarait dans l'espace entre une mer de sable et un ciel sans nuages.

Nous nous trouvions ainsi à l'extrémité du terrain que nous devons parcourir. En traversant la plaine, nous avions observé la veille plusieurs chemins fréquentés par les chameaux ; nous présumions en avoir passé d'autres pendant la nuit, et n'espérant tirer aucun renseignement utile de notre prisonnier, nous reprîmes la direction d'el-Arich. Après une heure de marche, les dromadaires aperçurent deux tentes ; ils s'y portèrent rapidement, mais n'y trouvèrent personne. Un petit feu allumé à côté indiquait qu'elles venaient d'être abandonnées par les Arabes qui, sans doute, nous avaient aperçus. On continuait, dans l'espoir de rencontrer d'autres tentes, lorsqu'on découvrit, au sommet d'une chaîne de sable, un Arabe qui nous observait, monté sur un chameau. On se dirigea sur lui et on ne tarda pas à entendre les aboiements des chiens, les cris des hommes, les *ululatus* (1) des femmes et des enfants qui prenaient la fuite et abandonnaient leur camp.

En poursuivant quelques Arabes, les dromadaires arrivèrent dans un vallon voisin, où était disposé le chargement d'une caravane considérable qui, ce jour même, devait partir pour le Caire. Les conducteurs, à notre approche, avaient pris la fuite avec leurs chameaux et avaient abandonné les marchandises (2).

(1) Il est curieux de retrouver ce mot chez un écrivain postérieur. Pour définir cette sorte de trille, où concourent d'innombrables voix, Mismar écrit : « Le mot *ululatus*, onomatopée introduite dans la langue latine, rend à peu près les sons perçus, à la condition de prononcer les *u* comme les *ou*, en les faisant vibrer à perte d'haleine avec une extrême vitesse. » (*Souvenirs du monde musulman*, p. 229.)

(2) La manière dont les chameaux sont chargés rend l'opération du chargement très facile et très prompte. Les deux parties du bât sont réunies au sommet par deux bâtons parallèles,

Le commandant Cazals, aussitôt averti de cette découverte, se porta dans le vallon avec tout le détachement. Trois cents ballots de soieries, de toile, de coton, de tabac, de savon et un grand nombre d'autres pleines d'huile d'olive, tombèrent en notre pouvoir.

Après avoir pris des mesures pour que ces ballots ne fussent pas endommagés, M. Cazals donna ordre aux dromadaires de réunir les chameaux qui passaient dans les environs afin de pouvoir transporter notre prise à el-Arich ; mais ils ne purent en ramener qu'un très petit nombre, qu'on ne put pas même charger, faute de bâts. Manquant alors de moyens de transport, les marchandises furent laissées à la discrétion du détachement et chacun se chargea de ce qui pouvait lui convenir. Celles qui restaient furent entassées les unes sur les autres et on y mit le feu.

A côté de ces ballots de marchandises étaient huit femmes qui voyageaient avec la caravane ; elles appartenaient à des mameloucks d'Ibrahim Bey, qui prévoyant les inconvénients de les conduire à la suite de l'armée ottomane, les envoyaient au Caire où ils espéraient les rejoindre dans peu. Bien différentes des femmes arabes qui fuyaient dans les montagnes en poussant des cris affreux, elles ne parurent témoigner aucune crainte ; elles restèrent fort tranquilles, accroupies sur le sable et nous observèrent avec beaucoup de curiosité

en avant et en arrière d'à peu près 4 décimètres. Les marchandises sont serrées dans des ballots de laine auxquels sont fixés deux anneaux de corde. Le chameau étant reposé, on approche les ballots de droite et de gauche, on passe leurs anneaux dans les bâtons, et le chameau est chargé. Pour le déchargement, on fait reposer le chameau, et on dégage les anneaux. Cette manière exige que les ballots soient deux à deux du même poids, afin que la charge soit distribuée d'une manière uniforme. Pour les objets qui ne sont point en ballots, on se sert d'un filet de cordes qui les enveloppe et qui s'attache de la même manière aux bâtons du bât. (*Note de l'auteur.*)

Nous apprîmes d'elles que, dès la veille, les Arabes du camp voisin étaient instruits de notre reconnaissance dans le désert. On s'arrêta jusqu'à dix heures du matin. Les Arabes, revenus de leur première frayeur et ne se voyant point poursuivis, s'étaient réunis sur les hauteurs et nous tiraient des coups de fusil pour nous éloigner de leur camp et profiter des marchandises que nous ne pouvions emporter. Le camp de ces Arabes fut laissé intact. Un vallon étroit couvert d'un peu de verdure et de quelques bouquets d'arbustes, recérait ce camp, entre deux chaînes de sable. Soixante ou quatre-vingts tentes très basses, formées d'une seule nappe de laine grossière et soutenue par deux piquets, marquaient les habitations d'autant de familles. Les provisions de chacune consistaient en une outre remplie de farine pour faire le pain sous la cendre suivant l'usage antique des anciens patriarches. Devant plusieurs de ces tentes, on voyait des métiers pour les tapis de pied. Ces machines se composaient de deux pièces de bois parallèles, auxquelles étaient attachés les fils de la chaîne qui se tenaient tendus par le poids de grosses pierres. Quelques tapis restés sur le métier se faisaient remarquer par la singularité de leurs dessins et par la variété de leurs couleurs.

On rendit alors la liberté à notre prisonnier et on suivit un chemin qui, en vingt minutes, nous conduisit au torrent. Nous y trouvâmes un réservoir abondant d'eau délicieuse, creusé par la nature, dans un lit de pierre argileuse, blanche comme la neige et disposée par couches horizontales, de 2 à 3 décimètres de hauteur. Cette fontaine, unique peut-être sur cette branche du torrent d'el-Arich, est importante à noter. Un grand nombre de chemins qui y aboutissaient nous prouva qu'elle était très fréquentée et nous la fit regarder comme le rendez-vous des caravanes de l'Égypte en Syrie ou de Syrie en Égypte.

Dans notre retour, nous suivîmes la droite du torrent.

Le terrain de cette rive est une terre grasse jaunâtre, sillonnée par les pluies en beaucoup d'endroits, et recouverte d'une grande quantité de cailloux roulés. Parmi plusieurs chemins qui coupaient le torrent, nous en remarquâmes un beaucoup plus frayé qui passe à peu près à la moitié de la distance entre la vallée d'el-Arich et la fontaine de Gaïan (1) et qui se dirige du nord-est au sud-ouest. Nous l'avions observé la veille en suivant la rive gauche. A 5 kilomètres de ce chemin, nous reconnûmes les ruines d'un petit bâtiment carré, construit en briques cuites, qui ne nous parut pas fort ancien et qui probablement a été un tombeau. Il est peu éloigné du torrent. De ce point, en marchant un peu vers la droite, nous nous dirigeâmes au pied des montagnes de sable vers un terrain recouvert d'une grande quantité d'arbustes. Un camp d'Arabes l'avait occupé peu de temps auparavant. Quelques petites portions de terre cultivée, à côté de l'emplacement des tentes, conservaient une partie de leur entourage.

Il était 4 heures lorsque nous nous éloignâmes de ce lieu solitaire, et le fort d'el-Arich était encore à deux myriamètres de nous. Le détachement, très fatigué de deux jours de marche très pénible, ne pouvait sans inconvénient rentrer dans cette journée. Le commandant Cazals le fit arrêter à l'entrée de la vallée et on y passa la nuit. Le lendemain on arriva à el-Arich, à 8 heures du matin.

Les mameloucks d'Ibrahim Bey, cantonnés à Gaza, ne tardèrent pas à être instruits de cette expédition. Depuis cette époque, ils cherchèrent à surprendre nos détachements et poussèrent de nombreux partis jusque sous nos murs. Parmi

(1) Je me sers ici d'un nom employé par d'Anville pour un puits dont la position coïncide avec celle de la fontaine (*Note de l'auteur*).

Sur Gaïan, voir : De la JONQUIÈRE, IV, p. 210 et la carte ; GUILLET, *L'armée de Bonaparte*, p. 253.

les mesures de surveillance ordonnées par le commandant du fort, il en était une sur laquelle reposait la sûreté du camp. Tous les matins, à la diane, un détachement d'infanterie, accompagné de quelques dromadaires, parcourait les environs du côté de l'est et rentrait au lever du soleil. Cette mesure fut connue des Mameloucks, par le moyen des Arabes qui connaissaient toutes nos démarches et tourna dans la suite au désavantage de la garnison.

Le 11 frimaire (2 décembre), sur les 7 heures du matin, on aperçut sur le chemin de Syrie et à la distance de deux kilomètres quelques hommes qui faisaient du feu. On se contenta de les observer. Une heure après, un escadron nombreux de cavalerie se montra sur les hauteurs voisines. Nous apprîmes ce jour-là même par des Arabes espions que ce parti de Mameloucks était commandé par Elfy Bey, le plus entreprenant des beys de la maison d'Ibrahim; nous sûmes aussi que quelques corps de l'armée ottomane étaient arrivés à Gaza.

Mousa tartare, courrier du Grand Visir, passa à el-Arich le 12 frimaire (3 décembre). Il était porteur de dépêches pour le Général en chef de l'armée française et se rendait au Caire.

Le général de division Reynier, commandant la province de Charkié, avait appris par ses espions que Mourad Bey, chassé de la Haute-Egypte par le général Desaix, s'était jeté dans l'Isthme de Suez avec ses Mameloucks et cherchait à passer en Syrie pour se joindre à l'armée du Visir. Il communiqua ces renseignements au commandant Cazals et l'engagea à se porter sur les routes qu'il avait reconnues au pied des montagnes Halilé, pour tâcher de s'opposer à la jonction de Mourad Bey. Conformément aux instructions du général Reynier, le commandant du fort partit pour cette expédition le 13 frimaire (4 décembre), avec le détachement de dromadaires, la compagnie des grenadiers, une compagnie d'infanterie et 30 sapeurs. Il prit des vivres pour trois jours.

Le 14 (5 décembre), la découverte était sortie du camp de très bonne heure. Elle était composée de 12 hommes de la 9^e et de 3 sapeurs, commandés par un sous-lieutenant (1). Celui-ci, contre l'ordre exprès de son chef, s'était trop éloigné sur le chemin de Syrie, tomba dans une embuscade de Mameloucks et fut enveloppé avec la rapidité de l'éclair. Trois hommes seulement firent feu sur l'ennemi, mais cet acte de courage leur coûta la vie ; les Mameloucks les ayant reconnus à la visite de leurs fusils, leur tranchèrent la tête ; ils attachèrent les autres à la queue de leurs chevaux et les emmenèrent fort vite à Karroub. Là, ils leur donnèrent de l'eau ; les firent monter en croupe et les conduisirent à Gaza. Le lendemain, ils les menèrent à Jaffa pour les présenter au Grand Visir. Ces malheureux prisonniers furent traités avec un raffinement de barbarie. Les têtes des trois Français décapités sur le champ de bataille avaient été conservées, et leurs camarades se virent forcés de les porter en triomphe par toute la ville et dans le camp. Après avoir paru devant le Visir, ils furent conduits dans une prison, où on les enchaîna par les pieds et par le cou, sans distinction pour l'officier qui fut cependant séparé des soldats. Le même jour, le Visir fit questionner cet officier et ordonna qu'il ne fût enchaîné que par les pieds.

Le 16 frimaire (7 décembre), le commandant Cazals rentra au fort avec son détachement. Il avait traversé la plaine, visité la fontaine Gaïan et ses environs, fait des excursions sur plusieurs routes qui se dirigeaient vers l'Égypte et n'avait rien découvert.

Le Grand Visir partit de Jaffa le 16 (7 décembre) pour se rendre à Gaza et y fit transporter les prisonniers français. Il n'y fut pas plus tôt arrivé qu'il fit expédier un parlementaire

(1) Le lieutenant de grenadiers Landry, comme on le verra par le récit de l'*Histoire scientifique*, publié plus loin.

à el-Arich et, à cette occasion, il fut employé une manœuvre odieuse, dont les officiers anglais furent les agents. Ceux-ci se rendirent auprès de l'officier français, dans les fers, lui annoncèrent que Son Altesse devait donner des ordres pour qu'il fût traité avec distinction et l'invitèrent à répondre aux intentions du Visir, dans le cas où on lui ferait de sa part quelques communications.

Peu après l'interprète du Visir alla l'inviter au nom de son maître à écrire à ses camarades, au fort d'el-Arich, pour demander ses effets et ceux des soldats prisonniers, afin de rendre sa position et la leur moins pénible à supporter ; l'officier y consentit.

On vint ensuite le chercher de la part du Suprême Visir et on le conduisit dans une superbe tente, où étaient réunis plusieurs officiers généraux de l'armée ottomane et quelques officiers anglais. On lui fit d'abord plusieurs questions sur le fort d'el-Arich et sur sa garnison, puis on lui présenta à signer une lettre dans laquelle il demandait aux officiers de son corps ses effets et ceux des soldats prisonniers. Mais quel fut son étonnement lorsqu'il lut, à la suite, une invitation à ses camarades de livrer le fort à l'armée du Visir, dont il exaltait les forces et les moyens, ensuite les détails d'une proclamation dans laquelle on promettait de renvoyer en France ceux des Français qui mettraient bas les armes ; enfin l'éloge des bons traitements que les prisonniers recevaient dans l'armée ottomane. L'officier français, pénétré d'indignation, refusa de signer cette pièce infâme. Les promesses et les menaces furent employées sans succès, et on le reconduisit dans sa prison.

Il y fut bientôt visité par l'interprète du Visir qui lui témoigna le mécontentement de Son Altesse et lui représenta les désagréments que son refus pouvait lui attirer. Il lui présenta une lettre dont il ne reconnut pas d'abord la perfidie et qu'il signa sans réflexion.

Bromley, officier au service de l'Angleterre, employé dans l'armée ottomane, fut choisi pour venir en parlementaire au fort d'el-Arich. Pour ne pas remettre lui-même la lettre de l'officier français, il se fit donner un prisonnier qui en fut porteur. On donna de l'argent à cet homme on lui fit sa leçon et on l'enivra avec de l'eau-de-vie.

Ce fut le 18 frimaire (9 décembre), que le lieutenant-colonel Bromley se présenta devant le fort. Il s'arrêta à quelque distance des premiers postes et se fit annoncer au commandant, qui lui envoya une tente et des rafraîchissements. Il portait le costume turc, mais il portait sous sa longue robe l'habit anglais. Le commandant Cazals s'étant rendu auprès de l'officier parlementaire, celui-ci lui remit deux lettres de John Douglas, colonel au service de Sa Majesté Britannique.

PREMIÈRE LETTRE (1).

Sommations de John Douglas, colonel au service de S. M. Britannique, à l'officier commandant la garnison d'el-Arich.

Au quartier général du camp turc, à Ghazah, le 8 décembre 1799 (17 frimaire an VIII).

Monsieur,

J'ai l'honneur de vous informer que je suis chargé de diriger les opérations de l'armée ottomane contre votre garnison. La force est si considérable que je suis convaincu que vous trouverez juste pour l'amour de l'humanité et pour sauver l'effusion du sang, que je vous requière d'accepter

(1) Ces documents sont cités dans ROUSSEAU, p. 150, note.

les conditions offertes, qui certainement ne peuvent être contraires à votre honneur ; et je n'ai pas besoin de vous dire combien il me sera difficile de préserver la vie des braves soldats que vous commandez en cas que vous refusiez et que nous soyons obligés de vous attaquer.

J'ai l'honneur d'être, etc.

Signé : John DOUGLAS.

DEUXIÈME LETTRE.

Cette lettre vous sera délivrée par le lieutenant-colonel Bromley, qui expliquera plus particulièrement les nombreuses raisons qui m'induisent à demander votre attention aux sommations faites pour rendre la garnison sous votre commandement. Soyez assuré, Monsieur, que la préservation d'hommes braves est mon principal objet et que je suis, avec la plus haute considération,

Votre humble et très obéissant serviteur

Signé : John DOUGLAS.

Pendant que le commandant du fort s'occupait avec l'officier anglais de l'objet de son message, le prisonnier, qui était un caporal de sapeurs (1), s'était avancé jusqu'aux avant-postes et avait été aussitôt environné de soldats attirés par la curiosité ou par le désir de savoir des nouvelles de leurs camarades. Il leur montrait avec affectation l'argent qu'on lui avait donné, leur parlait des bons traitements qu'il avait éprouvés et de la promesse qu'on lui avait faite de le renvoyer en France ;

(1) L'identité de ce prisonnier, comme son rôle, sont contestés par le récit de l'*Histoire scientifique*, selon ce que l'on verra plus loin.

il leur fit voir la lettre dont il était chargé pour les officiers de la 9^e. Cette lettre qui n'était point cachetée, fut prise et lue avec avidité ; ce ne fut que trop tard que quelques officiers, instruits de ce qui se passait ; s'en emparèrent et la remirent au commandant. La troupe fut de suite consignée au camp et ce prisonnier, dont les discours ne tendaient qu'à semer l'insubordination et à préparer la révolte fut renvoyé dans la tente du parlementaire.

M. Cazals remit au lieutenant-colonel Bromley la réponse suivante à la sommation de M. John Douglas :

Le chef de bataillon du génie Cazals, commandant le fort d'el-Arich, à M. John Douglas.

El-Arich, le 18 frimaire an VIII.

Monsieur,

Je viens de recevoir la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire pour m'apprendre que vous étiez destiné à diriger les opérations de l'armée ottomane contre la garnison que je commande et pour m'engager à accepter les conditions que vous m'offrez.

J'ai l'honneur de vous répondre, M. le Général, qu'ayant l'ordre du général en chef de l'armée française de défendre la place qu'il m'a confiée jusqu'à la dernière extrémité, les lois de l'honneur et du devoir m'empêchent d'accepter vos propositions.

Je ne puis vous dissimuler, M. le Général, que j'ai été très surpris de recevoir une pareille sommation, dans un moment où le général en chef traite de la paix avec le Grand Vizir et avec M. le Commodore Smith, plénipotentiaire de la cour de Londres. J'ajouterai, M. le Général, que d'après les lois de la guerre, je ne puis recevoir de sommation, l'armée ottomane ne s'étant point présentée devant el-Arich.

Du reste, puisqu'il y a des conférences établies en Égypte pour un accommodement, c'est au général en chef lui-même

qu'il faut s'adresser, lui seul ayant l'autorité nécessaire pour satisfaire à vos demandes.

J'ai l'honneur d'être etc.

Signé : CAZALS.

Dans cette journée, un bataillon de la 13^e demi-brigade arriva à el-Arich pour relever le bataillon de la 9^e.

L'officier parlementaire repartit à 7 heures du soir et le bataillon relevé se mit en route à minuit pour Katieh. M. Cazals profita de ce départ pour instruire le général en chef Kléber de la sommation qui venait de lui être faite.

Les circonstances que je viens d'indiquer ne laissaient aucun doute sur la possibilité d'une attaque prochaine. En conséquence, le commandant Cazals prit ses dernières dispositions. Il fit suspendre les travaux du bastion qui était alors élevé d'environ 4 mètres au-dessus des fondations et disposa de tous les moyens pour l'établissement du blindage dans l'intérieur.

Le 20 frimaire (11 décembre), le courrier du Visir, revenant du Caire, passa à el-Arich.

Le 21 (12 décembre), M. Piquet, officier du génie, et les ouvriers sous ses ordres, occupés au transport des palmiers pour la confection des blindages, furent poursuivis et faillirent être pris par un parti de Mameloucks.

Le 25 (16 décembre), un détachement de 30 grenadiers et quelques dromadaires étaient sortis à 3 heures du matin et s'étaient portés à la mosquée, sur la gauche de l'embouchure du torrent, d'où ils devaient observer ce qui se passait dans les environs. La position de cette mosquée, sur une hauteur dont les pentes sont roides et couvertes de sables mouvants, est une des plus favorables pour la défense. On peut la considérer comme inexpugnable par de la cavalerie.

A la pointe du jour, le détachement aperçut quelques cavaliers sur les hauteurs opposées. L'officier qui le commandait ne réfléchissant point aux ruses de l'ennemi, ni aux dangers de quitter son excellente position, descendit dans le petit bois de palmiers pour tâcher de surprendre le petit nombre de Mameloucks qui s'avancait de ce côté. A peine les dromadaires arrivèrent-ils à la droite du torrent qu'ils aperçurent une cavalerie nombreuse qui se dirigeait sur eux et ils prirent le parti de se retirer au fort. Dans ce moment, le commandant du détachement, au lieu de retourner à la mosquée, se plaça avec sa troupe dans les ruines d'une maison, dont les murs étaient élevés de 3 à 4 mètres, mais ne s'y croyant pas en sûreté, il tenta sa retraite vers le fort. L'ennemi, qui l'aperçut, le chargea alors avec fureur en poussant de grands cris ; les grenadiers, effrayés, se dispersèrent pour fuir ; quelques-uns arrivèrent à 400 mètres du fort, poursuivis par les Turcs qui leur coupèrent la tête ; les autres furent faits prisonniers. Au bruit de quelques coups de fusil tirés vers le torrent, le camp s'était mis sous les armes ; les canonniers étaient à leurs batteries, quelques coups de canon et d'obusier éloignèrent la cavalerie turque qui laissa un de ses chefs mort à côté des grenadiers décapités.

(à suivre.)

Gaston WIET.

CHRONIQUE.

LE GROUPEMENT DES AMITIÉS FRANÇAISES.

Le 14 novembre dernier, de nombreuses personnalités appartenant aux nations les plus diverses étaient réunies pour célébrer l'inauguration du *Groupement des Amitiés françaises*, et la *Revue du Caire* désire féliciter les promoteurs de ce mouvement. Cette première manifestation, à laquelle assista une très nombreuse affluence, laisse prévoir pour l'avenir un succès mérité.

Cette association a pour but de resserrer les liens entre Français et Amis de la France en Égypte, ainsi qu'entre militaires français et militaires amis de la France en Égypte. Bien qu'elle s'interdise toute activité politique — ne poursuivant que des buts sociaux et culturels — l'Association proclame son attachement à la France qui combat depuis juin 1940.

Tel est le point de départ, d'une netteté parfaite. Le programme a été magistralement exposé par les discours du Vice-Président, M. Guichard, et des deux Présidents d'honneur, S. E. Aly Chamsi Pacha et M. Lescuyer, ministre plénipotentiaire de France en Égypte. La *Revue du Caire* est fière d'en pouvoir donner le texte intégral.

ALLOCUTION DE M. GUICHARD.

Pour les Français qui sont séparés du sol de leur patrie depuis cinq ans ou plus, c'est-à-dire pour la plupart de ceux qui se trouvent actuellement en Égypte, il aura été d'un sûr et puissant

réconfort de sentir, en mainte occasion, la sympathie de leurs hôtes égyptiens et celle des nombreux étrangers qui vivent ici les entourer dans leur épreuve.

Même aux heures les plus sombres, les Français de l'extérieur n'ont pas désespéré de leur pays, d'eux-mêmes. Ce n'est pas la pitié qu'ils demandaient, mais la confiance.

Nous pouvons dire qu'elle ne leur a jamais manqué, et que les témoignages en ont été multiples. Cette sympathie qui entoure la France, et dont ses fils sont fiers et reconnaissants, elle s'est récemment manifestée, et d'une manière éclatante, ici et dans le Moyen-Orient, au moment de la libération de Paris, libération symbolique de toute une civilisation. M. Winston Churchill a dit aux Parisiens qu'il « trembla de joie » quand il apprit en Italie la nouvelle de la libération de Paris. Il y eut en effet ce jour-là, dans le monde, une sorte d'enthousiasme collectif, de frisson, de fièvre, que nous n'oublierons jamais. Ces témoignages nous sont allés au cœur. Et il nous plaît de voir dans l'inauguration d'aujourd'hui comme une cristallisation de toutes ces sympathies.

Le Groupement des Amitiés françaises s'installe au moment où la France, grâce à l'action tenace d'un grand Français, enfin et partout reconnu comme tel, reprend officiellement son rang parmi les grandes puissances du monde. Et certains pourraient penser que cette coïncidence n'est pas fortuite. Certains pourraient y voir une conséquence de la libération et de la restauration de notre pays. Ce serait faire injure aux amis de la France. Votre Excellence sait mieux que personne qu'il n'en est rien. C'est au moment où la France était encore prisonnière sur son propre sol, c'est au mois d'avril ou de mai dernier qu'un groupe de jeunes gens éprouvèrent le besoin de concrétiser leur attachement à une France dans l'âme et dans le destin de laquelle ils n'avaient jamais cessé d'avoir foi. C'a été pour eux, Excellence, un encouragement des plus significatifs et des plus précieux que de recevoir aussitôt de Votre Excellence, puis des autres personnalités égyptiennes et étrangères qui composent le Comité d'honneur de notre Groupement, l'adhésion qu'elles manifestent publiquement aujourd'hui, et qui nous touche profondément.

Ce Groupement des Amitiés françaises, après vous en avoir indiqué l'origine, aussi simple qu'émouvante, permettez-moi d'en préciser ici l'esprit et les intentions.

Notre groupement donc ne se présente pas comme une société de conférences littéraires. C'est vous dire que son activité ne se confond point avec celle d'autres sociétés comme les *Amis de la culture française en Égypte*, que dirige depuis vingt ans notre ami Morik Brin. Et précisément parce qu'elles ne se confondent point, ces activités peuvent se compléter. Nous nous y efforcerons dans la mesure la plus étroite possible. Plusieurs membres du *Groupement des Amitiés françaises* sont inscrits aux *Amis de la culture française en Égypte*, et réciproquement. Et nous sommes très heureux de cette première marque d'accord.

Le *Groupement des Amitiés françaises* entend être d'abord et essentiellement un lieu de réunion — et un foyer, aussi international que possible, d'union.

Nous voudrions qu'il soit un centre de documentation sur la France, et notamment sur la France nouvelle. Ceux qui s'imagineraient, à leur retour en Europe, retrouver exactement la France qu'ils ont connue se tromperaient sans aucun doute. La France, depuis 1940, a changé. Elle a connu les plus tragiques revers, et un abominable régime d'oppression, qui ont amené une réaction magnifique. La France n'a jamais craint le changement. Et nous sommes convaincus que, de la nouvelle épreuve qu'elle a connue et qu'elle connaît encore, elle sortira bientôt plus unie, plus libre et plus forte que jamais. Cet esprit nouveau de la France que l'on devine, nous essaierons de le connaître et de le faire connaître ici, à l'aide des documents qu'il nous sera possible de réunir. Déjà nous avons préparé sur la résistance et la libération de notre pays, une première exposition de documents exposés dans notre local.

Dans le même esprit, je veux dire dans le même sens d'information, nous avons mis à la disposition de nos membres une salle de lecture, où l'on trouve déjà les revues et les dernières publications qui nous sont parvenues d'Alger et d'ailleurs, où l'on trouvera bientôt, nous l'espérons, celles qui nous parviendront de la métropole.

Ceux qui estiment que les journaux, les revues et les livres de France tardent bien à nous arriver ne savent peut-être pas que nous avons perdu les neuf-dixièmes de notre flotte marchande de la Méditerranée. Mais, en attendant, des revues comme *Fontaine*, *l'Arche* ou la *Nef* nous sont une nourriture précieuse, un signe avant-coureur du contact enfin rétabli.

Outre cette salle de lecture, un élément de bibliothèque, qui sera une bibliothèque de prêt, est déjà formé, et nous pensons, tant par des dons que par des achats, le développer rapidement, en ayant soin de ne retenir que les œuvres de qualité. Nous pensons qu'elle ne sera pas le moindre attrait de notre groupement.

Nous avons aussi une salle de réunion qui servira à des expositions, à des lectures, à des causeries diverses, et plus particulièrement d'information, qui nous apportent des impressions de France, à des auditions de musique, à des représentations françaises, assurées le plus souvent par les membres de notre groupement, et qui vont commencer dès cette semaine. Bref, nous avons l'intention de faire de ce local, par tous les moyens dont nous pourrions disposer, un foyer vivant d'information et d'activités françaises.

Enfin, un salon nous permettra de recevoir ici les personnalités françaises ou amies de la France qui seront de passage au Caire. Et en dehors de ces occasions exceptionnelles, que nous souhaitons aussi fréquentes que possible, nous aurons un jour fixe de réunions libres, ce qui permettra aux Français et à leurs amis de se rencontrer et de mieux se connaître, de nouer et d'entretenir des relations amicales et solides.

Nous voudrions que ceux qui ont fait des séjours dans notre pays retrouvent ici un peu de la France qu'ils ont aimée, et que ceux qui ne le connaissent pas apprennent un peu à le connaître. Nous voudrions faire de ce local un petit coin de France, intellectuel, artistique et moral.

J'ajoute que d'autres associations, filiales de la nôtre pourront se constituer dans d'autres villes que le Caire. Déjà un groupement est en voie de formation à Alexandrie, et nous ne doutons pas qu'il réunisse un grand nombre d'adhésions.

Telle est dans son ensemble, Excellence, l'idée que nous nous formons du *Groupement des Amitiés françaises*, de son esprit et de ses activités. Permettez-moi de vous redire publiquement en terminant combien il est précieux pour nous, Excellence, de pouvoir compter, pour la réaliser, sur les encouragements et l'appui que votre présence parmi nous souligne ce soir si heureusement.

ALLOCUTION DE S. E. ALY CHAMSI PACHA.

C'est sans doute la profonde sympathie que j'ai toujours ressentie pour la France, l'intérêt que j'ai toujours porté à la pensée et à la culture françaises, qui me valent aujourd'hui le plaisir de partager avec mon ami, Son Excellence Monsieur Lescuyer, la Présidence d'Honneur du *Groupement des Amitiés Françaises en Égypte*.

La formation de ce centre d'Amitiés est une initiative des plus heureuses car ses buts répondent, sans nul doute, aux vœux d'un grand nombre de personnes, désireuses, en effet, de grouper les sympathies françaises, d'établir des contacts plus étroits entre Français et Amis de la France en Égypte, d'encourager des manifestations culturelles et artistiques.

Je suis très heureux que ce Groupement ait vu le jour dans mon pays, où depuis plus d'un siècle, le rayonnement de la France fut continu. Si ce brillant et précieux apport fut absorbé avec tant de bonheur, s'il est encore si vivant parmi nous, c'est au delà des accidents d'une histoire relativement récente qu'il faudrait en rechercher les causes, et c'est à notre mer commune, la Méditerranée — ce vieux véhicule de civilisations si diverses — où tout est à la mesure de l'homme, notre mesure ! — que j'attribuerais nos affinités et notre compréhension mutuelle.

De si vieilles attaches résistent aux mauvais jours. Quatre années d'isolement forcé n'ont pas altéré les amitiés françaises en Égypte.

La libération de Paris, dont la résonance dans le monde ne fut pas moins profonde qu'ici, permit aux hommes de donner la mesure de leur fidélité à la France. Sa longue absence fut

d'autant plus ressentie par tous ceux qui avaient coutume d'y chercher non seulement les règles du goût et les charmes de la vie, mais aussi et surtout, les fruits de la recherche savante et du travail varié de l'esprit.

C'est pourquoi les Amis de la France en Égypte, quel que soit le pays auquel ils appartiennent, sont si heureux de sa réapparition dans le monde et ne doutent pas qu'elle continuera à offrir ce qu'ils ont toujours aimé, je veux dire : le livre, les arts, la science et le goût français. En tant qu'Égyptien, il m'est infiniment agréable d'en formuler l'espoir de vive voix.

Je souhaite donc à ce Groupement tout le succès auquel ses adhérents aspirent, et je suis sûr que la qualité des réunions sociales ou artistiques qui s'y tiendront contribueront à resserrer — s'il en était encore besoin — les liens qui unissent les Français aux amis de la France en Égypte.

ALLOCUTION DE M. LESCUYER.

Je remercie Votre Excellence d'avoir bien voulu accepter avec moi la présidence d'honneur du *Groupement des Amitiés françaises en Égypte*. Votre haut patronnage, en nous valant la précieuse affirmation de sympathie pour notre pays que nous venons d'entendre, apporte en même temps à cette œuvre nouvelle un gage certain de succès.

Le *Groupement des Amitiés françaises* voit le jour à la fin de la période d'épreuves, sans exemples dans l'histoire de la France, qui s'est ouverte il y a quatre années. Durant cette douloureuse remontée vers la lumière, les encouragements, les preuves d'amitié fidèle, venant des côtés les plus divers, ne nous avaient pas manqué dans ce beau pays d'Égypte. Par une sorte de rayonnement durable l'apport intellectuel de la France avait continué de fournir, dans une mesure sans doute un peu atténuée, mais combien précieuse et méritoire, un constant aliment à la soif de culture occidentale si répandue dans ce pays. Par une sorte d'heureux prodige, nous avons eu ici des saisons théâtrales, des cycles de conférences, toute une vie intellectuelle française que d'intelligents efforts, tels que ceux des *Amis de la Culture*

française, ceux aussi de la *Société des Lettres Françaises*, des *Escholières*, du *Groupe français* du Caire, de l'*Atelier* d'Alexandrie et de tant d'autres, avaient entretenus.

Et, ainsi que vous l'avez rappelé, Monsieur le Président, la libération de Paris, comme une soudaine étincelle, a fait jaillir, dans tous les cœurs fidèles à l'amitié française, une brillante et joyeuse flamme.

C'est ainsi qu'une initiative particulièrement heureuse de certains amis égyptiens vient de donner naissance à ce groupe nouveau. Ceux qui l'ont eue avaient sans doute présents à l'esprit les liens séculaires que la Méditerranée, comme vous le disiez tout à l'heure, ancrés entre l'Orient et l'Occident, particulièrement entre l'Égypte et la France. Ce sont les savants français qui ont découvert le berceau de toute civilisation dans la terre des Pharaons, qui rendait à son tour au monde occidental le secret de ses lointaines origines.

Toutefois, les créateurs du *Groupement des Amitiés françaises* ne se sont pas proposés des buts aussi ambitieux. Simplement, trouvant ici tant d'heureuses et agissantes sympathies, ils ont voulu créer un cadre réunissant tous les amis de la France, dans leur attachement commun à la pensée française, et instituer ainsi un foyer de manifestations intellectuelles et artistiques et un centre de réunion pour toutes les sympathies qui se manifesteront.

Dès maintenant nous pouvons constater que cette initiative a réuni des adhérents dont le nombre et la qualité nous assurent du succès.

Soyez encore remercié, Monsieur le Président, d'avoir voulu être à la tête des ouvriers de la première heure.

CHRONIQUE DES LIVRES.

Trois études sur l'Hellénisme,

par le Prof. Pierre JOUGUET, Membre de l'Institut.

Parmi les premières publications en langue française de la jeune université d'Alexandrie, Farouk I^{er}, il nous est agréable de rencontrer un ouvrage de notre éminent collaborateur et ami, Pierre Jouguet.

On retrouve dans toutes les œuvres de M. Jouguet d'abord cette probité et cette sincérité intellectuelle qui distinguent la science historique française de l'histoire à l'allemande, mais, à côté de ce désintéressement, que commande le respect de la vérité, un intérêt humain passionné. C'est cet amour de l'Homme qui penche l'historien par delà les âges sur les vestiges et les documents pour leur arracher non seulement le secret des faits matériels mais pour y lire aussi leur teneur d'humanité. Que ressentaient les hommes de ces temps devant ces événements? Comment retrouver la vision du monde qui était la leur et qui les faisaient pâtir, agir? Car les faits, dépouillés de leur contenu humain, et pour ainsi dire nus, même si l'on parvient à découvrir entre eux un déterminisme caché, celui-ci ne saurait être réel, puisqu'il est passé inaperçu des contemporains, qui sont pourtant les acteurs des événements. On est en présence d'une analyse idéale du passé. En tout cas, une telle recherche caractérise la curiosité du métaphysicien qui bâtit une cosmologie ou qui prépare le fondement à des doctrines politiques et non la position de l'historien qui cherche à reconstituer, lui *le passé tel qu'il a été vécu*

dans le passé et non tel qu'il apparaît du présent. Ce sont cette sympathie et cette curiosité largement humaines qui, après l'établissement scrupuleux des faits, guident au contraire la recherche de l'historien. M. Jouguet l'affirme hautement : « (l'histoire), écrit-il en traçant en conclusion pour le bénéfice d'un imaginaire disciple l'idéal qu'il devrait se proposer, vise à retrouver les ressorts cachés de l'âme humaine, ceux qui déterminent ses réactions devant la vie. Ce jeu varie selon les générations et leur donne à chacune cette originalité que l'on appelle l'esprit du temps. Quelles étaient les tendances intimes qui se conjugaient ou s'opposaient dans l'esprit d'un Grec d'Alexandrie au m^e siècle? (1) ». On retrouve ici cette préoccupation toujours présente chez les grands auteurs français, que ce soit en histoire, en philosophie ou en littérature, d'expliquer l'homme et le monde par ce qu'on y trouve de plus élevé, à savoir la psychologie humaine, au lieu de chercher à tout ramener aux manifestations les plus matérielles, les plus élémentaires. Mais, dans cette conception de l'histoire, il ne suffira pas de retrouver le secret de la psychologie des générations révolues, l'historien devra posséder lui-même, pour le communiquer, la magie du style. Le style des *Trois études sur l'Hellénisme* est parmi les plus purs et les plus évocateurs. Nourri des classiques, mais aussi comme baigné par certaines séductions modernes, il témoigne encore une fois que le français est un des instruments les plus parfaits de l'expression humaine. M. Pierre Jouguet prouve par l'action que l'histoire ne consiste pas en d'ennuyeux volumes où une érudition fastidieuse et une logique arbitraire étranglent les faits, mais bien en ces élégants bijoux ciselés, qui ne dépassent guère les cent pages, et où, comme dans *l'Athènes de Périclès et les Destinées de la Grèce* (2) et dans *Une Révolution dans la Défaite* (3), la vie du passé palpite à nouveau. L'histoire est une résurrection et l'historien est un peu comme Pygmalion : il ne suffit

(1) P. JOUGUET, *Trois études sur l'Hellénisme*, p. 127.

(2) Éd. de *La Revue du Caire*.

(3) Éd. de *La Revue du Caire*.

pas qu'il reconstitue avec la glaise ou dans le marbre un corps humain, mais aussi que l'amour de son œuvre lui insuffle la vie.

Les *Trois études sur l'Hellénisme* sont consacrées, successivement, à l'*Empire d'Alexandre*, à l'*État égyptien Ptolémaïque*, enfin au *Rôle d'Alexandrie*. M. Pierre Jouguet y fait preuve d'une érudition prodigieuse mais qui ne l'encombre pas. Il résout comme en passant plusieurs problèmes des plus complexes de l'histoire d'Alexandre. Notamment la question de ce que fit exactement Alexandre à Memphis d'abord, mais surtout au cours de son pèlerinage à l'oasis d'Ammon. Le problème est capital et décide, en un sens, du sort du monde hellénique et de la civilisation en général. Car les actions d'Alexandre à ces occasions reflètent la conception qu'il se faisait des relations du monde grec et de l'Orient. M. Pierre Jouguet montre qu'Alexandre n'était pas moins grand politique que prestigieux capitaine. Le premier il a conçu nettement l'idée d'*Empire Universel* et saisi les nécessités internes qu'elle impliquait. Il a vu que la seule conquête militaire ne constituait qu'un édifice fragile. Il fallait que les pays conquis, en l'occurrence l'Orient depuis l'Égypte jusqu'aux Indes, puissent vraiment participer à la vie de l'Empire et peu à peu s'intégrer à son tout. Mais encore fallait-il que cet Empire possédât une unité non seulement administrative mais religieuse et mystique. Pour les Égyptiens, par exemple, Alexandre ne pouvait apparaître comme un roi légitime, que s'il embrassait leur religion, que s'il était sacré Pharaon, et tel semble avoir été le but de son voyage à l'oasis d'Ammon. Il en allait de même pour les autres peuples de l'Orient. Seulement dans cette voie Alexandre n'était pas libre de s'engager. Il se heurtait à la résistance des Grecs et des Macédoniens. L'esprit hellénique et surtout les mœurs hellènes n'avaient pas atteint cette grandiose conception de l'Empire universel qui se mirait dans les yeux rêveurs d'Alexandre. Les Grecs étaient au contraire physiologiquement attachés à l'organisation des Cités. Et puis, à leurs yeux les peuples conquis étaient des « barbares », c'est-à-dire, comme le soutenaient alors les plus grands esprits, des « esclaves naturels ». On comprend que les efforts d'Alexandre pour assimiler les religions et les mœurs politiques de l'Orient se soient heurtés

à l'incompréhension des Grecs. Des incidents symboliques en témoignent, notamment la fameuse « révolte des pages ». Dans le procès qui suivit, Alexandre essaya d'expliquer à ses compatriotes l'ampleur de ses vues politiques. Mais les Grecs, incapables de réaliser leur unité intérieure, même sous forme de fédération, ne pouvaient entrer dans les vues de leur chef. Cette superbe conception d'Alexandre, cette intuition de l'Unité mystique d'un Empire Universel où la culture hellénique prédominerait, place Alexandre bien au-dessus des capitaines de l'Histoire, parmi les philosophes et les poètes de génie qui concevaient alors des Univers et leur unité. Son cosmos, il l'invente lui aussi, mais il le voit dans la réalité humaine religieuse, politique, militaire et alors que les philosophes le composaient d'eau, d'air et de feu, il le compose d'Orient et d'hellénisme. L'élève d'Aristote se montrait le plus original et le plus profond de ses disciples et dépassait de très loin la *Politique* de son Maître puisqu'il conçoit une *OEcuménique* : c'est la différence d'une politique « close » à une politique « ouverte ». Mais en un autre sens ne peut-on pas dire qu'il trahissait dangereusement l'idéal hellénique et que la réaction hostile des Grecs était en réalité, malgré l'étroitesse de leur vues, la réaction biologique d'un peuple et d'une civilisation, qui ne font qu'un alors, devant un danger mortel instinctivement senti ? Cette espèce de répulsion et même d'horreur sacrée que le Grec ressentait sans doute, n'était-elle pas une de ces réactions de défense presque somnambulique du « génie de l'espèce » contre une adultération de ses qualités les plus essentielles ? Le réflexe fruste du Grec était peut-être plus *juste* que l'intuition prodigieuse et la logique transcendante d'Alexandre. Celui-ci, certes, allait maintenir son point de vue, et c'était naturel. L'intuition de l'Unité mystique de l'Empire Universel à culture hellénique l'emplissait, comme toutes les intuitions, de certitude, de joie et d'une énergie inépuisable tournée vers l'action. Et puis, c'est en lui que cette unité était appelée à se réaliser d'abord, et c'est là une perspective tellement grandiose que même la poitrine d'Alexandre pouvait se gonfler d'orgueil et d'ambition. Enfin il avait le sentiment de servir à travers soi l'intérêt de la Grèce et de transmettre à la postérité

hellénique un monde qu'il aurait inventé et dont elle serait maîtresse. La réaction des Grecs il devait l'apercevoir du haut de la supériorité authentique de son génie comme un manque d'envergure et de souffle, un préjugé des temps. A ses regrets, à son irritation devait se mêler la compréhension et l'indulgence intime de l'homme supérieur : « Pardonnez-leur, ils ne savent ce qu'ils font ! ». Et cependant cette étroitesse de l'esprit grec était plus sage que la sagesse d'Alexandre. Lorsqu'il compose un univers d'eau, d'air et de feu, aucun danger ne menace le philosophe et si sa logique ne se soutient pas dans tous les détails et ne va pas jusqu'aux conséquences ultimes, il n'y paraît pas. Mais Alexandre travaillait dans le vivant, il ne se contentait pas de penser son cosmos, il le façonnait, il taillait dans l'étoffe humaine, il se livrait avec passion à la première et à la plus formidable tentative de cosmologie expérimentale. Après, il faudra attendre la conception de la « chrétienté » au Moyen-Age et surtout la philosophie allemande contemporaine pour retrouver le même plan de pensée : et on constate avec curiosité que aussi bien avec Fichte et les théoriciens du nationalisme allemand qu'avec Marx et ses disciples, on retrouve la même cosmologie expérimentale et on aboutit à la même conception d'un Empire Universel idéalisé, la même œcuménique transcendante ! A vrai dire cette projection du politique dans le philosophique, qu'on appelle de nos jours l'idéologie, a ses racines dans la justification biblique des visées politiques du peuple d'Israël. Évidemment c'est alors une idéologie « close », mais il y a déjà cette confusion irrémédiable de plans qui sape à la base la valeur du raisonnement philosophique : n'est-ce pas cette absence de désintéressement, de « pauvreté en esprit » qui devait faire refuser aux juifs un royaume qui n'était pas de ce monde ? Certes, la philosophie peut et doit être appliquée à la politique, mais l'inverse n'est pas vrai, la politique en se transposant en philosophie entache la pureté d'âme qui est la condition exigée de celui qui veut connaître la vérité. Sur le plan de la cosmologie expérimentale la logique ne saurait tout prévoir, parce que l'objet est trop vaste et qu'il n'est pas dit qu'il soit logique sur toute sa surface. Ici aucune raison humaine ne pouvait prévoir que cette fusion

de l'Hellénisme et de l'Orient rêvée par Alexandre allait engendrer pour l'âme hellénique cette catastrophe que l'instinct de chaque grec pressentait, cependant, lorsqu'il revêtait les actes d'Alexandre d'une allure sacrilège.

D'ailleurs, Alexandre n'a pu achever l'œcumène et ce qui en était réalisé allait se fragmenter à sa mort. M. Pierre Jouguet suit attentivement, à travers la division de l'Empire, la survie de l'idée d'une fusion de l'Orient et de l'Hellénisme. Nulle part cette conception n'est plus nette que chez les Ptolémées. Ceux-ci comprendront la nécessité politique d'une telle fusion et essaieront même de créer des divinités hybrides, à la fois égyptiennes et grecques. Ils ne réussirent cependant pas à réaliser une harmonie réelle entre les Égyptiens et les Grecs : il n'y eut jamais d'égalité ni dans les lois ni dans les mœurs. Mais, ce dont ne se rendaient pas compte les Grecs eux-mêmes c'est qu'ils changeaient imperceptiblement au contact des peuples orientaux...

Enfin, rétrécissant encore le cercle d'application de l'idée maîtresse d'Alexandre, qui donne l'unité à cet ouvrage, l'éminent historien en suit la réalisation et les déboires dans la Cité grecque et orientale d'Alexandrie, la plus belle matérialisation de l'intuition du grand Chef, la capitale de l'Orient et de l'Hellénisme. Cette Alexandrie, pourtant, malgré ses Ptolémées, malgré ses richesses et sa puissance, ses jeux, ses temples, ses sculpteurs, ses courtisanes, ses philosophes et ses poètes, malgré la séduction qu'elle tient à ce mélange d'esprit grec et oriental, n'est-elle pas une superbe faillite? C'est bien ce que M. Pierre Jouguet semble penser. La civilisation alexandrine, si brillante à ses débuts, si riche en promesses ne va pas tarder à perdre de sa sève, à s'étioler. Et, puisqu'elle est devenue la capitale de la civilisation hellénique, en Grèce même la civilisation antique se meurt peu à peu. « Quand on étudie les premiers siècles de cette période de l'hellénisme on reste frappé de surprise, que tant de promesses n'aient donné de si beaux fruits que pour une saison. Quels eussent été les destins de l'humanité si les générations suivantes avaient pu suivre avec constance les pas de tous ces admirables chercheurs...

Jusqu'ou la pensée antique se serait-elle élevée, si le développement de ce beau rationalisme hellénique ne s'était ralenti, puis presque arrêté? Son élan semblait lui faire devancer les temps modernes et, par ses progrès dans les voies de la connaissance théorique qui assure seule l'efficacité des applications, il aurait pu mettre entre les mains des peuples civilisés les moyens de résister aux hordes barbares du iv^e et du v^e siècles après J.-C.» (1). On voit jusqu'ou M. Pierre Jouguet pousse ses conclusions. Le cours de vingt siècles d'histoire auraient pu être changé et la science qui n'a retrouvé la voie du rationalisme qu'après la critique cartésienne, aurait pu se développer au lieu des xix^e et xx^e siècles dans les premiers temps du christianisme. Tous les événements, toute la vie de l'humanité en auraient été bouleversés.

Qu'est-ce qui a détourné l'histoire d'un lit qui paraissait tracé? La réponse apparaît maintenant, au lecteur de M. Jouguet : le rêve prodigieux d'Alexandre. Ce que l'intuition et la logique du Macédonien n'avaient pas prévu, c'était justement la contamination de l'âme grecque par l'âme orientale. Cette adultération des mœurs, de l'énergie et de la pensée grecque n'a que trop bien réussi à Alexandrie. Les superstitions, la mollesse sentimentale, la nonchalance, les effusions mystiques de l'Orient vont peu à peu pénétrer et transformer ce magnifique rationalisme, à qui M. Jouguet semble élever ici à son tour une *Prière sur l'Acropole*. Cette éventualité était strictement impensable pour les fiers contemporains des Platon et des Aristote et on ne saurait faire grief à Alexandre de n'avoir pas prévu que la pensée des « barbares » allait introduire des germes mortels dans le rationalisme hellénique. Certes, en face de ce désastre on peut aligner les avantages qui sont nés de cette fusion de l'Orient et du génie grec, comme aussi de l'idée d'Empire universel. Les philosophies universalistes telles que celle des stoïciens, le cosmopolitisme, feront naître l'idée du genre humain ; plus tard, surtout, l'apparition de la charité chrétienne dans un

(1) P. JOUGUET, *Trois études sur l'Hellénisme*, p. 132-134.

milieu de culture hellénique aura les plus profondes conséquences ; enfin fleurira le mysticisme d'un Plotin. Mais l'équilibre et la pureté du rationalisme grec sont à jamais compromis. Le souffle dyonisiaque de l'Orient a bouleversé à jamais l'harmonie trop parfaite de la lyre apollinienne. Et, comme l'a vu Nietzsche, depuis lors le monde est à la recherche d'un nouvel équilibre entre ces deux principes. Une première synthèse a été tentée dans les grandes sommes du Moyen-Age, équilibre qui ne pouvait durer, parce qu'il oubliait tout l'art et toute la science de la Grèce. Après la Renaissance, réaction de l'antiquité, on atteint un nouvel équilibre avec le clacissisme, mais cette fois-ci au détriment de l'apport oriental, du principe dyonisiaque, qui ne tardera pas à rompre de nouveau cet instable compromis, avec le romantisme. L'humanité est toujours à la recherche d'un Empire Universel et elle tente encore vainement de concilier la rationalité grecque et l'héritage oriental.

Par ailleurs, on peut se demander si un développement de la science vers les premiers jours du christianisme, qui aurait mis entre les mains des Grecs des applications techniques analogues à celles que l'on voit aujourd'hui, n'aurait pas été également funeste à l'humanité. Quel déséquilibre il y aurait eu entre le progrès des sciences et le niveau de la morale ! Ce danger, le plus grave de notre époque, comme le souligne Bergson dans *les Deux sources de la Morale et de la Religion*, eût été combien plus mortel avant le christianisme !

Il est parfaitement vain, certes, d'épiloguer sur des événements vieux de vingt-trois siècles et de vouloir refaire le cours de l'histoire, si ce n'est toutefois, pour en tirer, avec l'éminent savant dont nous cherchons à suivre la pensée, des enseignements pour nos temps : « Il semble que ce soit une faiblesse trop naturelle au pauvre esprit humain de n'admettre des dons nouveaux qu'au prix de quelque dommage. Mais c'est cette faiblesse qu'il faudrait expliquer ? Que devient-elle, si de criminelles catastrophes, comme celles qui bouleversent si souvent la vie des civilisations, entraînent dans les ruines l'élite des nations de la terre, et comment ne pas se demander avec angoisse si la barbarie soi-disant scientifique de notre temps, et qui engendre tant de

régimes à la fois funestes à la dignité de la personne humaine et à la spéculation désintéressée, ne prépare pas aux trésors, que le génie des derniers siècles avait accumulés et que l'on croyait garantis par la valeur universelle de la science rationnelle, un irrémédiable désastre, pareil à celui que l'histoire du monde antique nous oblige à constater?» (1).

Ainsi, avec ce remarquable ouvrage, l'éminent helléniste paraît avoir terminé le cycle de ses méditations sur les causes qui ont précipité la faillite de l'hellénisme et qui ont entraîné la mort de la civilisation antique. Cette idée fait la continuité de l'*Athènes de Périclès*, de la *Révolution dans la défaite* et des *Trois études sur l'Hellénisme*, qui pourraient ne constituer qu'un seul ouvrage. Ces causes, M. Jouguet les découvre d'abord dans l'impossibilité pour ainsi dire physiologique d'un accord entre les Cités, d'une unité politique sincère du monde hellénique; ensuite dans les oppositions politiques et les antagonismes de classes si violents que les deux parties n'hésitent pas à faire appel contre leurs frères aux barbares étrangers; enfin, comme on vient de voir, à la prodigieuse aventure et à la profonde intuition d'Alexandre qui, en dispersant l'hellénisme a étiré ses forces et rendue moins dense son âme, plus perméable aux influences de l'Orient.

Et chacun a senti, à travers les pages si pures, souvent soulevées d'une discrète poésie, de l'historien, non seulement son grand cœur penché sur une des plus hautes tragédies de l'humanité, mais aussi l'esprit lucide d'un Français de noble race qui vit en marge de cette histoire un drame personnel guère moins angoissant et qui cherche, à la lumière d'analogies souvent trop précises une réponse à la prodigieuse question : La nouvelle Athènes survivra-t-elle?

Alexandre PAPADOPOULO.

(1) P. JOUGUET, *Trois études sur l'Hellénisme*, p. 136.



Grands Magasins

Cicurel

S. A. E.

Les magasins les plus élégants d'Égypte

R. C. C. 26426

“AL-CHARK”

PREMIÈRE SOCIÉTÉ ANONYME ÉGYPTIENNE
D'ASSURANCES SUR LA VIE

Entreprise privée régie par la Loi n° 92 de 1939 et enregistrée sub. n° 2

Les circonstances actuelles imposent à tous et plus que jamais le devoir de veiller à la sauvegarde des intérêts de leur famille.

L'assurance sur la vie est encore plus indispensable aujourd'hui où la guerre constitue pour chacun une menace supplémentaire.

La Compagnie d'Assurances “AL-CHARK” couvre le risque de guerre dans des limites raisonnables et sans aucune surprime.

SIÈGE SOCIAL : au Caire en l'Immeuble de la Compagnie
15, Rue KASR EL-NIL, 15

AGENCES et REPRÉSENTANTS PARTOUT

R. C. 35

LA SOCIÉTÉ ROYALE D'AGRICULTURE D'ÉGYPTE

CONTRIBUE AU DÉVELOPPEMENT AGRICOLE EN

- ⊗ fournissant de bonnes semences pour diverses cultures
- ⊗ fournissant les meilleurs engrais
- ⊗ donnant des conseils sur la mise en valeur des terres, le traitement du sol et l'amélioration des terres alcalines
- ⊗ donnant des informations de première main sur tous les problèmes agricoles, l'élevage et l'alimentation du bétail
- ⊗ donnant des conseils sur les questions hygiéniques et sociales relatives aux fermes

Visitez la ferme modèle de BAHTIM (près de Choubra)
et le Musée du Coton de GHÉZIREH

VOUS Y SEREZ LES BIENVENUS

La SOCIÉTÉ ROYALE D'AGRICULTURE

est toujours prête à discuter les problèmes agricoles
et à aider à les résoudre

B. P. 63 Ghézireh-LE CAIRE

Téléphone n° 46257

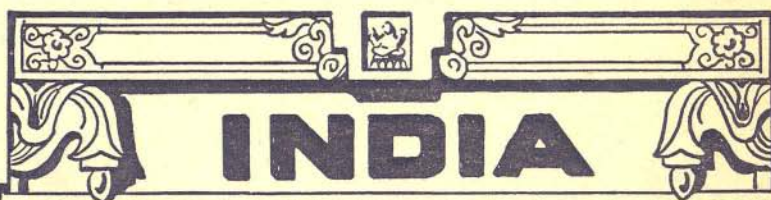
LA
REVUE DU CAIRE

Abonnements pour l'Égypte P. T. 100
pour l'Étranger le port en plus.

On est prié de s'adresser à M. GASTON WIET (5, Rue Adel
Abou Bakr — Zamalek — Le Caire), pour tout ce qui concerne
la rédaction, et à M. ALEXANDRE PAPADOPOULO (3, Rue
Nemr — tél. 41586 — Le Caire), pour tout ce qui concerne
l'administration.

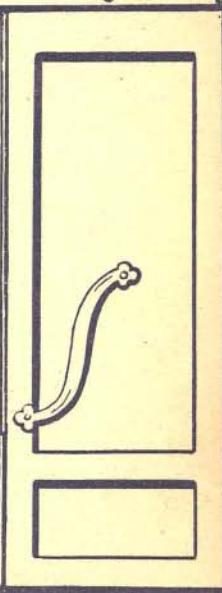
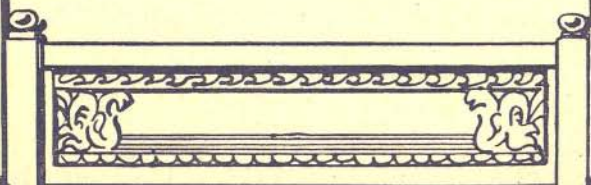
LE NUMÉRO : 10 PIASTRES.

N. B. — M. L'ADMINISTRATEUR reçoit tous les jours
de 10 h. à 1 h., sauf les samedis et dimanches.



INDIA

**LES
MEILLEURES
MONTRES**



37, Sh. Kasr-El-Nil - Cairo - Tel. 59427